

N° 214

LE N° 60c.

1^{er} AOUT 1919.

J'ai vu...



LA REINE ELISABETH ET M. POINCARÉ
AUX FÊTES DE LA VICTOIRE EN BELGIQUE

F° P 47

POUR LA FEMME

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Pertes blanches, Maladies Intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches, guérira sûrement sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années. La Jouvence de l'Abbé Soury est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes en même temps qu'elle les cicatrise.



Exiger ce portrait

La Jouvence de l'Abbé Soury ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, soit malaises du RETOUR D'ÂGE, doit, sans tarder, employer en toute confiance la Jouvence de l'Abbé Soury, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérés.

La Jouvence de l'Abbé Soury, 5 fr. le flacon, toutes Pharmacies; 5 fr. 60 franco; 4 flacons, 20 fr., expédiés franco gare, contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits).

440.

TOUS ceux qui voyagent en Chemin de fer, TOUS ceux qui ont à soutenir un procès en responsabilité d'accident, de retard, de perte ou vol de colis par la faute d'une Compagnie de Chemins de fer doivent lire :

Ce que doit savoir le

Voyageur en Chemin de fer

Par Gustave RIGAUD

qui examine, dans ce fort volume in-8 de 250 pages, les obligations et les droits respectifs du transporteur et du voyageur, étudie les divers cas, incidents ou accidents, pouvant survenir au cours d'un voyage en Chemin de fer et assortit chacune de ces nombreuses études de références et extraits de tous jugements ou arrêts correspondants.

Ce que doit savoir le voyageur en Chemin de fer

a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les avocats, avoués, défenseurs devant les tribunaux de paix, chargés de contentieux, chefs de maisons de commerce, etc.

Prix : 10 francs ; par poste, 10 fr. 25

EN VENTE :

A PARIS, L'Édition Française Illustrée, rue de Provence, 30.
A BORDEAUX, Messageries des Journaux, rue du Cancéra, 47; MM. FERET, rue de Grassi, 9; MOLLAT, Galerie bordelaise; MICHEL, Intendance, 38 CI-NÉRO, rue Dauphine, 4; BORY, cours Pasteur, 10; et Salles des dépêches de la Petite Gironde.



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratuite contre timbre

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var)

PELADE

NOTICE GRATUITE
SEWIT, pharmacien
21 rue Malabian, Toulouse

POUR RÉUSSIR EN TOUT

par l'hypnotisme.
Notice 0 fr. 20.

W. FILLATRE, Éditeur, Cosne (Allier).



COMPTOIR PHILATÉLIQUE

44, Rue Taitbout, PARIS

Prix courant gratuits et franco

Achat au PLUS HAUT PRIX

de Collections, Lots et vieilles Corresp.

EPILEPSIE

MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale Notice gratis.
NERVODONAL 57, rue d'Anvers, Paris



ASTHME

REMEDÉ EFFICACE
Cigarettes ou Poudre
T^{me} Ph^{ie} - Signature J. ESPIC sur chaque cigarette

NOS RELIEURS-CLASSEURS

Pour conserver les numéros de J'AI VU au fur et à mesure de leur apparition, nous avons fait établir des relieurs-classeurs dits « Relieurs électriques », pouvant contenir les vingt-six numéros d'un semestre de cette publication.

Ces « Relieurs électriques », très pratiques et très élégants, recouverts en toile chagrinée bleue, avec inscription or et filets à froid, sont vendus : 4 fr. à notre magasin de vente (13, rue Rossini); 4 fr. 75 franco domicile.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, Rue de Provence, 30, PARIS

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (Cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées.

Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906).

Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame.

Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes

:: :: ÉLIXIR, POUDRE, PÂTE & SAVON :: ::

Seuls Fabricants : Compagnie du CRESSOL --- BORDEAUX, PARIS, LONDRES

LABORATOIRES : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France).

Dépôt à Paris : *Dartigues et Mercier*, 13-15, Rue des Petites-Écuries

— GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX —

J'ai vu...



LES FÊTES DE LA VICTOIRE EN BELGIQUE

M. Raymond Poincaré, à Malines, remet la Croix de guerre au Cardinal Mercier. Dans le médaillon : le Président de la République apporte des fleurs de France au monument des Belges morts pour la liberté du monde.

Les Temps Nouveaux

LE FILS UNIQUE

Si vous n'avez qu'un fils... la mort n'a qu'à frapper une tête pour abattre une race. J'ai rencontré hier un petit propriétaire de mes voisins, perdu de vue depuis la guerre. Je l'avais connu replet, le torse bombé, le visage rasé, sanguin et épanoui, il riait derrière toutes les haies. Au soleil couchant, quand le ciel était pur, il rentrait assis sur son char et chantait, d'une voix légèrement nasale, de vieux airs de chez nous, sautillants comme des pies. Au reste, cossu, heureux en affaires, avisé. Son fils le suivait partout. Un gros garçon placide. Le père l'adorait. Il portait toujours un aiguillon entaillé de coches où il avait coutume de le mesurer quand il était bambin... Cet homme, quitté vert encore, je le retrouvais voûté. Debout au coin de sa vigne, au-dessus d'un court vallon herbeux, limite de sa terre, il songeait, immobile. Son rire était tombé, ses chansons l'avaient fui. Ce qui l'enchantait jusqu'alors, la lumière et l'éclat des choses, l'éclosion des bourgeons, le jaillissement de l'herbe, le frisson du blé, laissait ses yeux noyés de larmes. Je lui tendis la main, j'avais compris. Il était seul. Ce fils unique tant aimé gisait là-bas, on ne savait où, tué à l'ennemi, enseveli par un obus. Devant ses biens rassemblés, conservés, aménagés pour l'absent, pour l'éternel absent, le père pleurait. Dans un sens plus cruel, il pouvait dire aussi :

Un seul être me manque et tout est dépeuplé...
JOSEPH DE PESQUIDOUX
(Le Correspondant.)

UNE DANGEREUSE MANIE FRANÇAISE : ÉCONOMISER TOUJOURS ET QUAND MÊME

Quand un commerçant doit un million sur un fonds de 100.000 francs, ne serait-il pas stupide de vouloir payer sa dette en épargnant quelques mille francs par an? Il ne peut s'en sortir qu'en refaisant son installation, en doublant ses frais pour décupler ses gains.

La France est exactement dans la même situation. Elle ne pourra liquider sa dette qu'en la doublant pour refondre son système de production. Mais comment, par quels moyens de finances, emprunts, impôts, changes? Ce sont là des détails. On prête toujours à un peuple comme à un individu pour l'aider à travailler.

Songez que nous occupons une situation privilégiée : NOUS SOMMES DES DÉBITEURS, et notre créancier est un peuple riche, les États-Unis. Or il n'est pas d'exemple qu'un prêteur ne double pas ses avances s'il ne voit pas d'autres moyens de rentrer dans ses fonds.

Ainsi donc, la pire faute serait d'élever les jeunes générations dans nos principes traditionnels d'économie, de vie restreinte. Ce ne sont pas les dépenses qu'il faut réduire, ce sont les recettes qu'il faut augmenter.

Stigmatisons l'épargne française, ce vice qui nous a fait rechercher et cacher l'or comme la pie voloise qui enterre les objets brillants. Jadis, l'Espagne, maîtresse du monde, mourut de faim pour avoir cru que les lingots d'or étaient la vraie richesse et dispensaient de tout effort.

C'est au contraire le travail — et la dépense qu'il conditionne — qui est le seul trésor d'une nation. Le riche paysan de la Beauce, qui vivait comme son valet de ferme pour

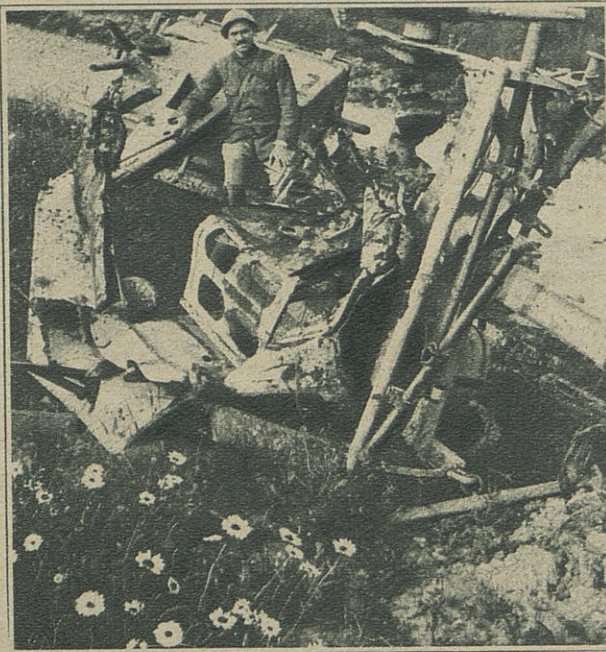
La guerre n'a pas seulement bouleversé les frontières. Fille d'une idée, elle en a provoqué tout un tumulte : et ce sont ces idées nouvelles qui vont conditionner notre vie de demain. Déjà d'ailleurs, sous nos yeux, tout un monde nouveau se crée, aux aspirations encore indéfinies qui vont rapidement se cristalliser. Le bouleversement, sans atteindre l'ampleur de celui qui secoue la Russie, l'Allemagne et la Hongrie, semble devoir être profond. Il faut s'y préparer et le suivre pas à pas. Et c'est pourquoi nous nous proposons de donner régulièrement sous cette rubrique Les temps nouveaux des extraits de revues et des journaux d'opinion où seront envisagés ces problèmes essentiels qui sollicitent l'attention de tous les esprits. Ce n'est pas que nous épousions toujours dans toutes leurs nuances les thèses des maîtres dont nous donnerons la substance. Ces extraits seront plutôt des « suggestions » à réfléchir que des « articles de foi ». On sait d'ailleurs qu'en sociologie tout au moins, il n'y a pas de dogmes. (N. D. L. R.)

envoyer son argent en Russie, au lieu de subventionner l'industrie française, était une espèce de malfaiteur public.

D^r TOULOUSE. — (Le Progrès civique.)

A PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

Les programmes? Ah! voilà la grande affaire. Il est entendu que l'enseignement



UN DOCUMENT QUI EST UN SYMBOLE

Fleurs et plantes renaissent dans les plaines dévastées. Les poètes pessimistes, comme A. de Vigny, ont eu l'indifférence de la nature et des saisons, vis-à-vis des pires catastrophes humaines. Mais ne faut-il pas plutôt se réjouir de cette sérénité, qui fait que la vie peut reprendre à la place même de la mort.

général ne doit pas, ne peut pas être banni des écoles professionnelles. Les belles générations de travailleurs que nous ferions, si nous les rions exclusivement sur la machine, sur l'établi, sur le comptoir, sur la charrue! Nos travailleurs de demain doivent être aussi des hommes et des citoyens. Mais il est absurde de surcharger les programmes des écoles techniques de notions élémentaires que tout élève doit avoir en y entrant. L'école unique et prolongée devra livrer à la vie des adolescents possédant à quatorze ans tout ce qu'ils doivent posséder d'instruction élémentaire pour n'avoir pas besoin de recommencer celle-ci dans le cycle suivant des humanités ou de la formation professionnelle. C'est pour cela même que la réforme que nous proposons de l'école primaire est si importante : elle est la clef de la réforme de tous les autres ordres d'enseignement : ce n'est que si elle donne son plein effet que les autres réformes seront efficaces. Donc, avant tout, suppression de ces programmes superfétatoires d'instruction élémentaire dans les écoles et cours professionnels. N'y conservons que les quelques leçons nécessaires à entretenir l'instruction reçue, à développer les facultés intellectuelles, à élargir l'esprit du jeune

homme. Et tournons toute l'activité de celui-ci vers la pratique, vers l'apprentissage réel, rationnel, de la profession qu'il a choisie. N'est-il pas absurde, à l'heure actuelle, de faire écrire par un élève d'école technique la lettre de Fénelon au duc de Bourgogne pour lui apprendre les devoirs d'un roi? Est-ce

exagéré de demander que les programmes de nos écoles professionnelles soient professionnels? Si oui, ne parlons plus jamais du développement économique et de la prospérité de la France!

LES COMPAGNONS. — (L'Opinion.)

LA CHEVALERIE DU TRAVAIL

Le paysan, qui tire de la terre fécondée par son travail une riche moisson, est, dans sa partie, supérieur au banquier qui est incapable de planter au bon moment une pomme de terre dans son jardin. Mais celui-ci est, pour le placement des épargnes du paysan, supérieur à son tour dans sa fonction. L'ébéniste qui fabrique une table, le serrurier qui forge une clef, le métallurgiste qui construit une locomotive, le mineur qui extrait le charbon des entrailles du sol ont, chacun dans son métier ou dans son art, une supériorité qu'il faut reconnaître et honorer.

Mais, d'autre part, l'intellectuel, le savant, l'ingénieur, le chimiste, le philosophe lui-même, osons dire : le poète, non seulement sont indispensables à la vie de la nation, mais ont droit à leur tour à l'estime de tous par la supériorité spéciale, et pour ainsi dire professionnelle qu'ils se sont acquise par leur labeur. Le peuple de France prend conscience, plus pleinement qu'avant la guerre, de la valeur sociale de l'intelligence. Du moment qu'on reconnaît mieux celle du travail manuel, il est plus disposé en retour à accepter les supériorités intellectuelles. Et c'est par là sans doute que viendra et que vient déjà la réconciliation de toutes les « classes », et c'est là que se brisera l'effort démagogique qui ne peut réussir qu'en passant son niveau brutal sur tout ce qui dépasse la médiocrité. (Bulletin du Temps.)

LE TAUDIS FRANÇAIS : SES CAUSES, SES RÉSULTATS

« Messieurs, disait au Sénat, le 14 décembre 1917, le sous-secrétaire d'État au service de santé, la richesse essentielle, le capital véritable d'un pays, c'est la population. Sauvons-la donc résolument du péril tuberculeux si nous avons le souci de l'avenir de notre patrie. » (Vifs applaudissements répétés.)

La France est assez riche pour se tenir propre. Le danger en guerre lui a fait trouver l'argent nécessaire à la dépense d'armement. Si elle l'avait employé à s'assainir, elle n'aurait probablement pas été attaquée, étant trop forte. Sa santé assurerait la paix du monde ou lui permettrait de prendre l'initiative de la troubler.

Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait? Pourquoi ne sort-elle son argent que dans l'urgence absolue, telle que dans le cas de guerre? Par économie. La France mourra de lésinerie. Elle se suicide par le bas de laine.

Le taudis est une conséquence de l'esprit d'économie. Peu d'hommes aiment mieux mourir que donner leurs sous. La France le fait. Cette nation s'applique à périr d'avarice. Elle a peur de la dette. Elle aime mieux la mort.

PIERRE HAMP. — (La Grande Revue.)



ICI L'ON DANSE

COMME vous paraissez rouge, Nicole, et défaite. La chaleur vous congestionne-t-elle à ce point et supportez-vous mal l'ardeur de juillet? Reposez-vous à l'ombre des grands arbres et ne faites de mouvements que juste ceux qui sont indispensables.

— Quoi, me prenez-vous pour une sotte et vais-je perdre un temps précieux. Je suis venue vous voir en hâte, parce qu'on m'a dit que vous arriviez des bords du Rhin, mais ne m'attardez pas : on m'attend ! La brûlure du soleil ne m'effraie pas, et si je vous quitte en hâte, ce n'est point pour m'alanguir sur des rockings ou des divans, je vais danser !

— Par le temps qu'il fait !
— Par tous les temps : mais d'où sortez-vous, sauvage ! qui paraissez ignorer que la France entière tournoie au rythme des violons. Nous at-on assez empêché de danser? Ne fallait-il pas nous cacher pour organiser un fox-trott ou un tango? Ne fallait-il pas organiser des bals soirées pour calmer notre fièvre dès l'armistice? Le gouvernement qui ne voulait pas qu'on dansât avant la paix, a mal pu résister à nos élans, et il a bien fallu qu'il consentit à nous laisser faire à notre gré ! C'est là notre victoire !

— Nicole, quel est cet appétit nouveau de bals? Jadis, vous risquiez un boston raisonnable et l'hiver d'avant-guerre ne vous a pas conduit dans les cabarets où les Argentins apprenaient aux Parisiennes un audacieux tango. Bien mieux, du jour où l'on apprit que la *Très moutarde* avait l'audace d'être viennoise, j'ai pensé, dans ma candeur de soldat, que les danses de nos compatriotes seraient seules à présent bien françaises : je vous excuserai de galoper une farandole éperdue, de rythmer une bourrée, de sauter aux sons des biniousses ou des cornemuses, mais voici que je retrouve ce tango rastaquouère et quelque chose que vous appelez le fox-trott et qui ne me rappelle rien...

— Mon héros, vous arrivez des pays de la Valse, vous ne voudriez pas que nous n'eussions pas trouvé mieux ! Et surtout, il ne faut pas médire du tango. Regardez, le soir tombe, l'heure du dîner est passée ; écoutez : toutes les fenêtres sont ouvertes, et de chaque fenêtre sort



un rythme languissant : c'est un tango !... écoutez... écoutez... Ne devinez-vous pas le geste enveloppeur des couples qui s'enlacent, les jambes qui se frottent, les pieds qui glissent... Écoutez !... la musique est langoureuse au point qu'on semble entendre le battement de tous les cœurs. Venez... venez avec moi, vous allez voir. Voici la femme du monde qui a quitté hier son hôpital d'où le dernier blessé s'est évadé en clopinant, elle a remis ses bijoux, elle montre ses premières toilettes : do si la, la la la si sol, sol !... elle éprouve je ne sais quelle détente, quelle joie, quelle ivresse !... do si la ! regardez... Voici l'épouse qui retrouve son mari, dont la guerre a légèrement blanchi les tempes ; il a un petit ruban rouge au revers de son smoking, il a oublié des tas de choses là-bas ; mais, à la première mesure, des souvenirs se raniment, do si la, la la si sol... la guerre, les souffrances... do si la... la la... il a retrouvé la taverne d'avant-guerre ! Mieux qu'un champagne sec, mieux qu'un bourgogne hypocrite, mieux qu'un bordeaux généreux, la musique surnoise verse en lui une inévitable ivresse... Et ceux-là ne sont pas les seules victimes d'une impitoyable muse ; la gamine hésitante, dans l'anse arrondie des bras d'un fiancé, se laisse aller à l'entraînement d'une union si parfaite. Les mamans qui sont assises échantent d'abord des regards sévères... Ta la la la la la la laire... mais bientôt, elles ont peine à rester tranquilles sur les chaises, leurs pieds battent sous les sièges et sous les jupes, elles hochent la tête... Elles voudraient, elles voudraient danser... Venez, mon héros ! nous frapperons à cent portes qui s'ouvriront et derrière chaque porte, vous découvrirez les couples que la danse a noués. Voici Tabarin, et voici la Galette. Ne croyez pas que seuls les plus fortunés goûtent le charme de ce plaisir renouvelé : voici les petits employés qui triment toute la semaine dans les bureaux, voici les petites couturières et les petites modistes, voici la dactylographe qui demain

tapera son courrier sur le rythme qui énerve ses genoux ; voici... venez ! au carrefour, un chanteur s'égosille, et le refrain, c'est encore une danse qui grise les auditeurs et qui les emporte dans son mouvement... Folie, fureur, démence, qu'importe ! On a trop souffert, on a trop pleuré : la jeunesse est la plus forte, le désir de vivre est si violent qu'il se manifeste avec toute la fureur d'un instinct. Les sauvages qui veulent extérioriser leurs sentiments tapent sur des tambours, soufflent dans des trompes et sautent comme des possédés. La seule chose que l'on peut nous reprocher, c'est de ne pas avoir trouvé mieux. En vain l'été brûle le ciel d'un implacable soleil, nous dansons ! Lasses du labeur des journées, nous ne cherchons pas le repos, mais le plaisir : laissez-nous faire, puisque, en somme, cela n'est pas si grave, puisque en voilà pour une saison, et puisque c'est dans les bras de ceux qui reviennent que se laissent aller les danseuses éperdues et ravies...

— Nicole ! Nicole ! vous m'avez entraîné à un bal, et j'ai dansé, — mal ! Nicole ! Comme vous êtes coupable, puisque maintenant, je suis atteint de cette épidémie effroyable dont je n'ose plus vouloir me guérir. Nicole ! j'ai appris le tango à cause de vous, le fox trott n'a pas de secret pour moi, l'one step, me trouve infatigable : j'ai dansé avec vous à la mesure des violons perdus, au fracas du piano tapageur, et même hier, faute de mieux, chez vos amies, c'est un phonographe qui a réglé nos pas... Nicole, je voudrais me repentir, mais non ! j'ai pensé qu'il était mal de danser, et j'ai dansé, mais, voulez-vous que je vous fasse un aveu ; je suis bien près

de renoncer à la danse, parce que je trouve que maintenant elle n'a pas l'attrait d'un plaisir défendu. Quant à vous, folle que vous êtes, j'ai deviné la vraie raison d'un exercice que vous pratiquez ferveusement ; vous voulez maigrir !...

Je vois cette déduction en contemplant vos sœurs danseuses, si sveltes ; Mais je vois bien que c'est quelque chose que vous n'avouerez jamais !

R. D.



Mlle Sergyl (1^{er} prix de comédie), Mlle Rouer (1^{er} prix de comédie).



Mlle Languetin (1^{er} prix de chant), Mlle Gien (1^{er} prix de chant), Mlle de Sangéwitch (prix d'honneur de piano), Mlle Ferrari (1^{er} prix de chant), Mlle Carlo (1^{er} prix de comédie).

AU CONSERVATOIRE : QUELQUES-UNES DES LAURÉATES DES CONCOURS DE 1919

LOGES ET LOGISTES

ENCORE une institution vénérable dont la pratique avait été interrompue par la guerre et qui renaît avec la Paix. De nouveau, l'Académie des Beaux-Arts vient de convier les jeunes artistes de nationalité française à prendre part aux Concours de Rome.

Quelques modifications aux règlements imposées par les circonstances : d'abord la date des concours a été reculée pour permettre aux mobilisés de venir en plus grand nombre. La tradition voulait qu'avec le printemps commencent les premiers essais. Ils ont été reportés à la deuxième quinzaine de juin. Encore, cette mesure étant insuffisante, a-t-on dû solliciter de l'autorité militaire des permissions et des sursis. Beaucoup de concurrents portent l'uniforme bleu-horizon. On en voit de galonnés et d'abondamment chevronnés, plus d'un a sur la poitrine la Croix de guerre ou même la Médaille militaire et nombreux hélas, parmi eux, sont les blessés et les mutilés. S'il en est de ceux-ci qui sont atteints dans leurs moyens de production, du moins n'ont-ils rien perdu de leur courage et de leur ardeur au travail. Avec un admirable entrain, ils se sont adaptés aux nécessités de leur état physique. Tel graveur qui a perdu l'usage de l'index appuie son burin ou sa pointe sur le médium, tel autre, paralysé du bras droit, dessine de la main gauche et si vous leur demandez comment ils ont pu s'y faire, ils vous répondent gaiement qu'il leur a suffi d'un peu d'habitude et de volonté.

Très logiquement aussi l'Institut a prolongé la limite d'âge de quatre ans pour que ne soient point lésés les artistes privés de concours depuis 1914. Dans le même ordre d'idées sont admises à concourir simultanément les sections de gravure en taille douce et de gravure en médailles qui d'ordinaire alternaient.

De ces diverses mesures, il ne résulte pas d'ailleurs que le nombre des concurrents soit sensiblement plus considérable que d'habitude. La guerre a fait malheureusement des coupes sombres parmi les jeunes artistes et l'on compte, à l'École des Beaux-Arts seulement, plus de trois cents morts au champ d'honneur, parmi les élèves et anciens élèves.

Le chiffre des logistes restera donc le même.

Toutefois, les récompenses pourront être doublées. On distribuera, cette année, dans chaque section, si la qualité des concours le justifie, deux premiers grands prix, deux seconds grands prix et deux deuxième seconds grands prix. Ce qui est justice, puisque plusieurs promotions se présentent à la fois.

Enfin, dernière et importante innovation, provisoire il est vrai, mais qui pourrait bien devenir définitive si elle ne soulève pas trop de difficultés de réalisation : les candidats mariés sont admis à concourir.

On sait que jusqu'ici, pour monter en loge, il fallait joindre à la situation de Français celle de célibataire. Raisons d'ordre pratique surtout : la villa Médicis, où les prix de Rome sont abrités, ne contient que des logements de petite dimension où un ménage ne saurait trouver place. D'autre part, la pension est modique. Elle suffit à une personne seule, mais ne pourrait en nourrir deux, en admettant même qu'on l'augmente pour faire face aux besoins nouveaux de la vie chère. Et

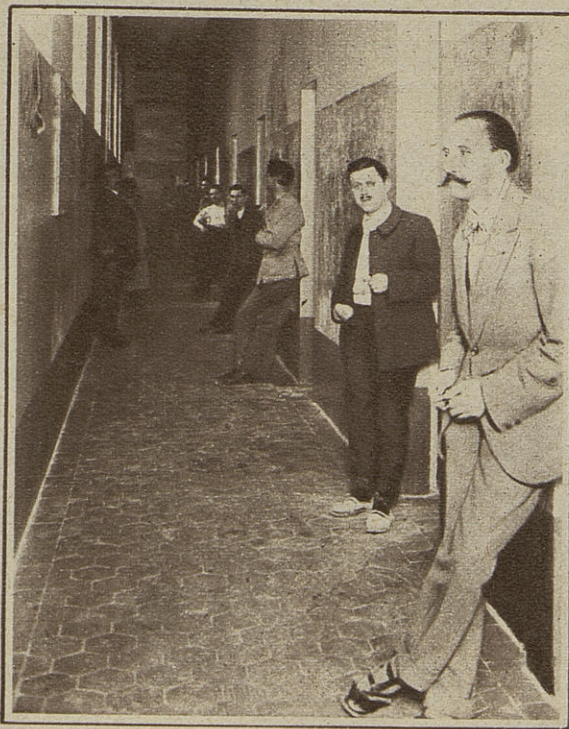


Pour la première fois, depuis 1914, le Grand Prix de Rome sera cette année décerné. Voici pris devant la porte de leurs loges, quelques-uns des concurrents de la sculpture et de la peinture : Grandi, Aubinc, Delamarre, Malfray, Cassou, Petit, Herbeaux, Bossiau, Janniot.

puis, il y a la question des enfants et d'autres encore, d'ordre plus intime.

Pourtant, avant la guerre, on s'en souvient, d'ardentes polémiques avaient été entamées contre un règlement qui mettait les artistes dans la pénible alternative de réprimer leurs aspirations légitimes à fonder un foyer ou de renoncer au Prix de Rome.

En attendant qu'une solution intervienne, l'Académie des Beaux-Arts n'a pas voulu éloigner du concours ceux que la guerre, dans



LES CONCURRENTS DES PRIX DE ROME (SCULPTURE) DANS LE COLLOIR DE LEURS LOGES 1919

ses heures tragiques et pour des motifs supérieurs, avait amenés à prendre femme et, maternellement, elle a ouvert les bras aux jeunes époux et même à leur petite famille. On s'arrangera comme on pourra, et probablement tout ira pour le mieux.

Donc les hôtes de nouveau affluent dans l'antique bâtiment des loges ; antique, mais rajeuni. Le prévoyant sous-directeur de l'École des Beaux-Arts, M. Bomier, a profité des loisirs forcés que lui laissèrent, ainsi qu'à son personnel, ces quatre dernières années, pour donner un sérieux coup de badigeon à toute la vieille et belle demeure sur laquelle il veille jalousement.

La longue bâtisse réservée aux concours a été l'objet de ses soins particuliers. Plus de ces planchers disjoints où la sciure des nettoyages mêlée à la poussière des ans faisait un tapis sans élégance ; partout un carrelage net et propre. Plus de ces poêles d'un autre âge qui, non contents de dégager une abondante fumée, consti-

tuaient un danger permanent d'incendie ; le chauffage central avec des radiateurs multipliés. Enfin, à la primitive poulie qui servait à descendre au rez-de-chaussée les fragiles maquettes de sculpture a été substitué un confortable monte-charges. En un mot, tout le confort moderne semble désormais assuré aux logistes.

Les loges du Concours de Rome ! On se les représente volontiers comme des cellules monastiques où pendant des semaines et des mois se cloîtent de jeunes artistes, tels en reclus enflammés de l'amour du Beau. Et l'on pourrait croire à première vue qu'il en est ainsi.

Certes, ces escaliers nus et raides, ces anti-chambres réfrigérantes, où veille le gardien, près du casier aux clefs, ces longs couloirs où s'ouvrent, par d'étroites portes numérotées, des petites pièces toutes semblables, ont quelque chose de sévère et de conventuel. Pourtant sur les murs s'alignent et s'enchevêtrent des compositions fort peu orthodoxes et que, dans le revêtement récent de peinture blanche, un rare bon goût administratif a respectées : scènes fantaisistes, figures caricaturales ; ce sont les charges où le pinceau ingénieux et souvent spirituel des logistes a fixé le passage des générations successives.

On retrouve là, hilarantes et cocasses, des têtes d'artistes devenus illustres et graves, mais qui, dans l'heureux temps de leurs concours, n'avaient rien du pénitent.

Du reste, si l'on en juge par les échos bruyants qui, de loin en loin, parviennent à travers les murs, on se convainc sans peine que la réclusion des concurrents n'est pas exempte de gaieté !

A la vérité, pendant les trente-six heures, parfois les quatre jours consacrés à l'exécution de la maquette ou de l'esquisse préparatoire, toute communication avec l'extérieur est interdite. On en profite pour se faire monter du restaurant d'en face quelques morceaux jadis succulents, aujourd'hui plus modestes, mais qui demeurent l'occasion de joyeuses agapes. Puis commence le travail de longue haleine. Pourvu que la besogne de chacun se fasse isolément, secrètement, on a le droit d'aller et venir et même de ne pas venir du tout. Ce sont alors, entre logistes, les farces traditionnelles ou improvisées, les scies interminables, les longs palabres



En bas, au centre de la page, les candidats de cette année au Grand Prix de Rome, pour la peinture, prennent en commun leur repas, entre deux séances de travail en loge. Ce sont, de gauche à droite : MM. Bérat, Rigal, Lagrange, Assus, Héran, Roux, Beaune, Perry, M^{lle} Cornier, Fonte et leurs gardiens. T'agourmet, à gauche, Oudard et Rigaud, fait chevalier de la Légion d'honneur pour fait de guerre. Autour de ce document, les « charges » dont, chaque année,

les logistes couvrent les murs de leur prison. Ils s'y représentent dans des scènes pittoresques qui constituent des archives précieuses que la direction de l'École se garde bien de détruire. En (1) c'est le concours d'Atainville de 1902. En (2) le même concours de 1909. En (3) le concours du prix de Rome sculpture de 1903. En (4) le concours de Rome peintres de 1903, en (5) concours de Rome 1908, en (6) concours de Rome architectes de 1913.

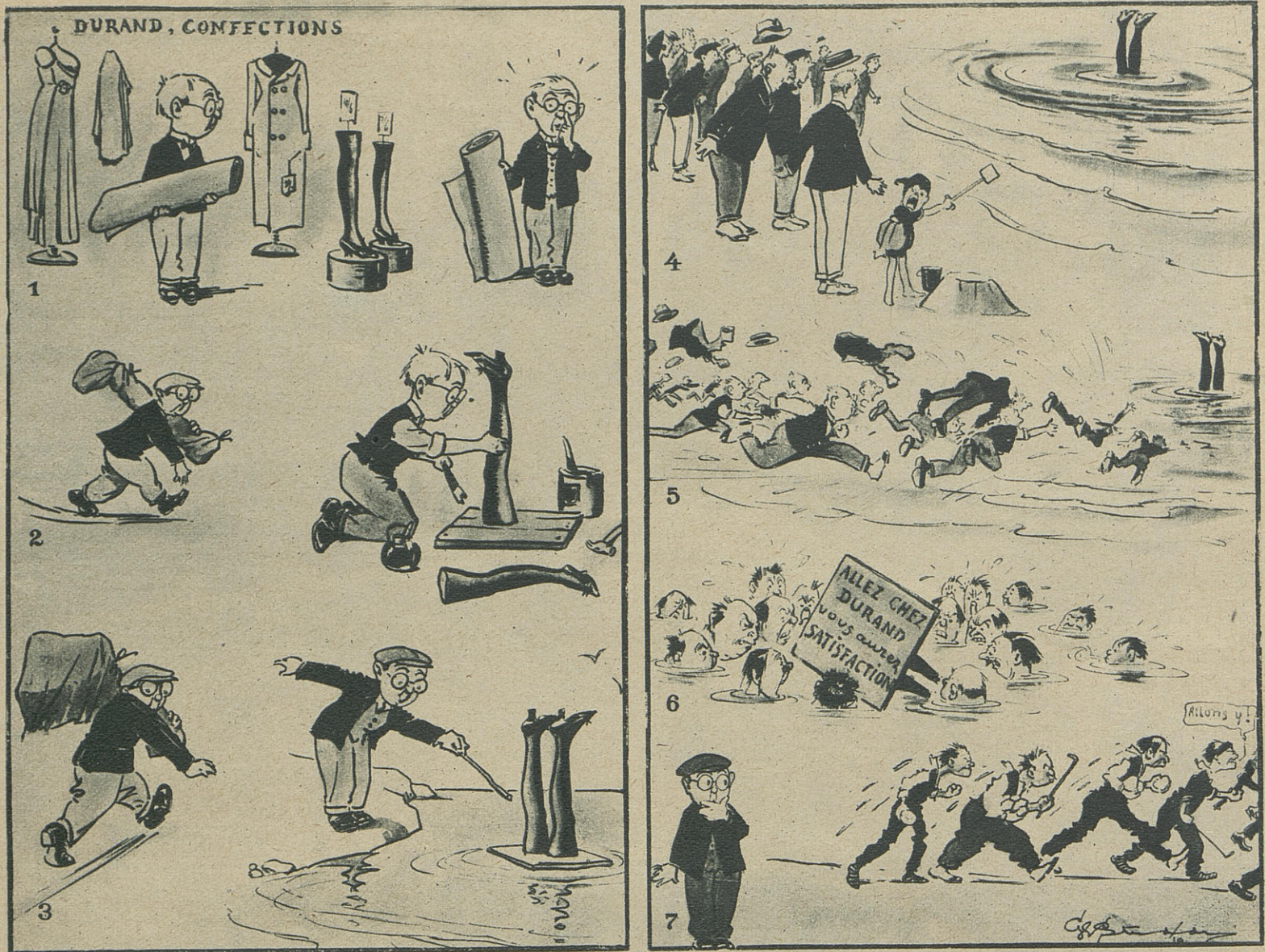
dans les couloirs où se célèbrent de solides amitiés, les visites des modèles, enfin, qui seuls ou seules ont le droit de pénétrer dans les loges jusqu'au dernier jour, le jour dit du « salopage » — demandez pourquoi aux

étymologistes — où les concurrents se montrent réciproquement leurs œuvres terminées et s'adressent de mutuelles congratulations. Tels furent les concours d'autrefois, tels seront encore ceux d'aujourd'hui, car si la

dure épreuve de la guerre a mis dans les cœurs français plus de résolution et d'énergie, elle n'en a pas chassé heureusement la bonne humeur.

RENÉ CHAVANCE.

J'ai vu.
HISTOIRE SANS PAROLES



UNE IDÉE DE PUBLICITÉ DE GÉNIE QUI MENACE DE TOURNER MAL

UNE HISTOIRE D'ENVOUTEMENT ⁽¹⁾

UN grand journal du matin donnait récemment, avec un grand renfort de plaisanteries, une histoire qui semble plus près de tourner au tragique que d'offrir la moindre gaieté. C'est le fait d'une dame X, vivant à Nantes et qui s'étant brouillée avec le chapelain d'une œuvre de bienfaisance assez hétérodoxe qu'elle a fondée, reçoit, à distance, des coups, des morsures, mille mauvais traitements, peut-être très drôles pour celui qui les considère d'un air détaché et lointain, mais qui n'en sont pas moins douloureux et sensibles pour celle qui en est l'objet.

Laissons de côté la personnalité de la dame et du prêtre pour ne considérer que le phénomène en lui-même ; nous verrons que non seulement il est possible, mais qu'il est réel, qu'il a été réalisé bien des fois dans un passé qui peut sembler inexistant à ceux qui ne tiennent pas à faire des recherches documentaires, mais encore qu'il a été réalisé expérimentalement, dans toutes les conditions expérimentales de la science moderne et que le doute n'est pas possible. Le Dr E. Magnin donnait dans l'*Echo de Paris* le récit de la cure d'un envoûtement, cure qu'il a opérée par transfert ; nous-même en avons vu guérir un sous nos yeux, soulageant une per-

sonne très chère d'une obsession de plusieurs années, par un autre procédé plus magique et sur lequel il n'est pas nécessaire de s'étendre ici.



ROBERT D'ARTOIS ESSAYE D'ENVOUTER LE ROI DE FRANCE. C'est ici la scène classique de l'envoûtement. Robert tient la poupée de cire qui représente le roi qu'il veut faire périr et à l'aide d'une aiguille lui perce le cœur en prononçant certaines formules magiques.

Toutes les législations anciennes ont condamné l'envoûtement, qui a toujours été puni de mort, comme un assassinat quelconque ; il est certain que, si ce forfait était puni, c'est qu'il existait : on n'a jamais interdit à personne de dérober la lune et l'on n'a pas édicté de pénalités contre ceux qui éteignent le soleil. Il est aisé d'objecter que les âges où ces lois étaient édictées étaient des temps de barbarie et, comme dit le *Matin* : en plein moyen-âge. Mais outre que le moyen-âge était loin d'être aussi ténébreux qu'il est coutumier de le dire, les Egyptiens, qui sont nos maîtres en quantité de choses, faisaient mourir les jeteurs de sorts, comme de simples Torquemadas.

L'envoûtement classique se pratiquait par « la statuette » ou poupée, et nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs la reproduction d'une gravure de Moreau le jeune, reproduite dans *Psychic Magazine* et qui montre l'envoûtement de Philippe de Valois par Robert d'Artois. Cet envoûtement fit chasser Robert hors de France ; il se réfugia en Angleterre et fut, par sa haine tenace, un des animateurs de la guerre de Cent ans.

L'envoûtement de « la statuette » se faisait en incorporant à une statuette de cire des cheveux, des dents (d'où

(1) C'est à titre de simple curiosité que nous publions cet article.



ROGER BACON - surnommé le « Docteur Admirable ». MORIN DE VILLEFRANCHE - astrologue d'Anne d'Autriche. NICOLAS FLAMEL - savant et alchimiste renommé. ANTOINE MESMER - fondateur de la théorie du magnétisme. OGIER FERRIER - astrologue de Cath. de Médecin. BALSAMO, C¹⁶ DE CAGLIOSTRO - un habile et savant charlatan.

LES HOMMES QUI ONT FORTEMENT INTRIGUÉ LEURS CONTEMPORAINS

Astrologues, thaumaturges, alchimistes un peu, quelques-uns charlatans ils ont tous cherché à bénéficier « l'inconnaissable » qui nous enveloppe de toute part.

l'expression : garder une dent, sous-entendu : pour vous envoûter), des vêtements de la victime, en un mot, tout ce qui pouvait établir un rapport d'effluves entre la statuette et la personne à influencer. Ce procédé est encore employé dans les travaux de magie noire et les provinces de l'Ouest, où les traditions, et surtout les traditions celtiques se sont le mieux conservées, et qui sont encore empoisonnées de cette magie détestable. La statuette constituée, on lui donnait, avec des formules exécrables, tous les sacrements que la victime réelle avait reçus, et, cela fait, on frappait avec un couteau, avec des aiguilles, avec tous les instruments de torture qui vous tombaient sous la main, la malheureuse statuette et l'être humain ressentait des coups à tel point qu'elle finissait par succomber. Un des procès les plus curieux à ce sujet fut celui qui fut fait contre des bohémiennes par le roi Duff d'Ecosse. Ce roi, trouvant que ces femmes avaient commis quelque méfait dans son pays, se contenta de les bannir. Sa clémence, grande pour l'époque, ne lui valut aucune reconnaissance ; au contraire, il tomba subitement malade et attribua le fait à quelque maléfice : il avait raison, comme on va voir. Duff, qui avait toujours été un Ecossais vigoureux et sportif, toujours en chasse dans ses montagnes, devint tout à coup plus débile qu'une femme et, chose plus surprenante encore, tous les jours à la même heure, quand la nuit devenait épaisse, il était pris par des sueurs abondantes qui achevaient de l'épuiser. Ces sueurs duraient deux heures, pendant lesquelles rien n'y faisait rien, après quoi elles s'arrêtaient aussi subitement qu'elles étaient venues.

Les médecins y perdaient leur latin. Ce fut fortuitement qu'un berger entendit des voix de vieilles femmes dans une grotte de montagne, et, se signant de toutes mains, alla chercher des camarades pour assister à « une chose



(Dessin d'Eliphas Levi.)

LE FAMEUX BOUC DU SABBAT BAPHOMET ET MENDÈS

(Extrait des Sciences maudites.)

sans nom ». Les sorcières avaient fait une statuette de cire à la ressemblance de Duff, et tous les soirs à la nuit fermée elles l'exposaient à la chaleur d'un brasier. La cire fondait peu à peu. Les criminelles avaient soin de faire durer la maladie, aussi tenaient-elles la poupée de cire à une distance suffisante. Les

bergers eurent bien vite pris une résolution : ils déclarèrent aux autorités ce qu'ils avaient entendu et vu ; les sorcières furent saisies, avouèrent et furent mises à mort. Le roi Duff ne transpira plus sans cause et mourut très âgé.

C'est qu'il existe en nous, et tout le monde sait cela, autre chose que l'âme et le corps, un corps intermédiaire, fluïdique, qui peut être momentanément séparé du corps et qui contient la sensibilité, la motricité, toutes les forces nerveuses de l'être humain. C'est ce que l'on nomme, suivant les écoles : double, corps éthérique, périsprit ou fantôme des vivants. C'est par cette partie de nous-même que se produisent les songes, les phénomènes de télépathie, d'hallucination vraie ou mensongère. Ce corps fluïdique a été séparé d'un sujet magnétisé par M. Hector Durville et par le colonel de Rochas qui en ont constaté les qualités et les effets d'une manière si exactement concordante que tous deux le baptisèrent : Fantôme des vivants, sans s'être nullement concertés. Tous deux s'aperçurent de ce fait étrange que, à mesure que ce corps s'extériorisait du corps humain, celui-ci devenait insensible, tandis que des zones extérieures devenaient facilement douloureuses ; puis le fantôme entier étant formé, le corps ne percevait aucun contact direct, tandis que tout contact, même très léger, au fantôme était ressenti nettement. On pouvait faire au corps de profondes piqûres sans qu'il en éprouvât aucun mal, tandis que le fantôme exprimait par la voix du corps insensible qu'il était sensible au moindre frôlement, et plus encore aux piqûres, brûlures, etc.

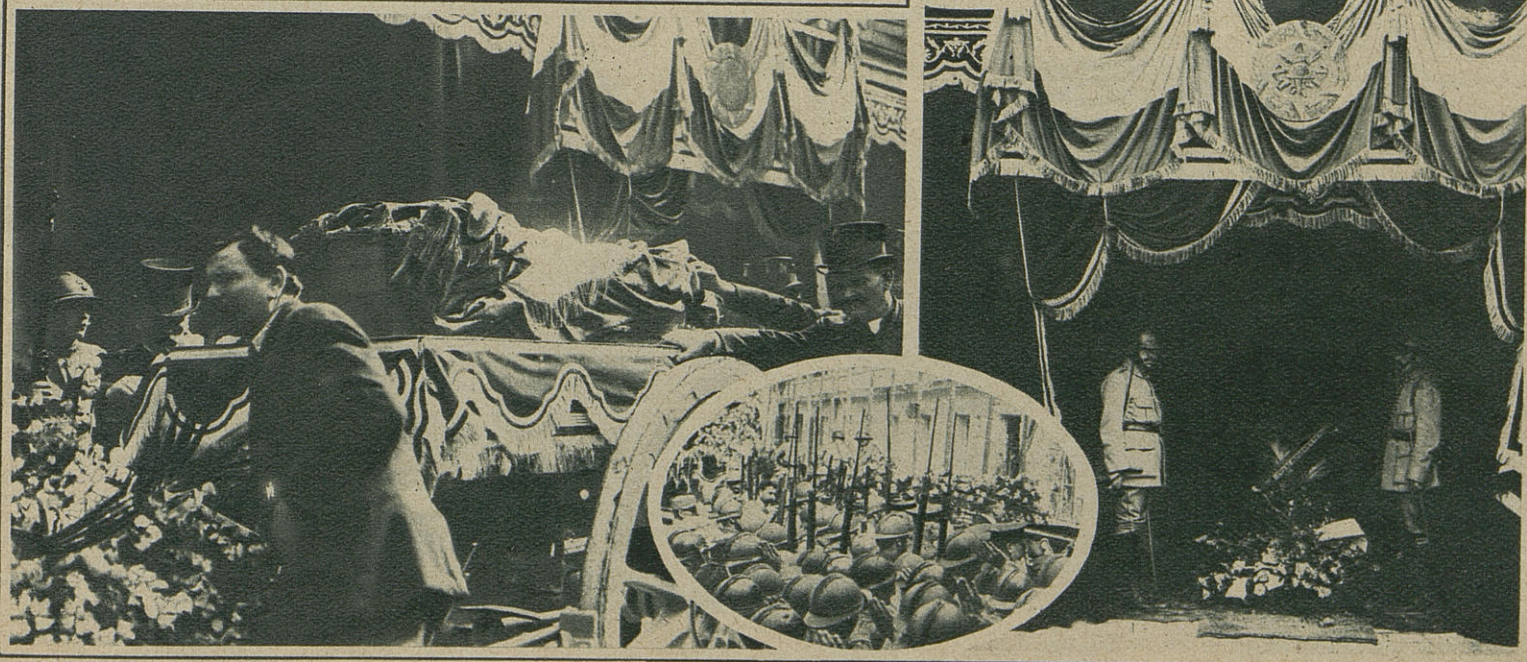
C'était la réalisation théorique de l'envoûtement. Les deux chercheurs voulurent le réaliser expérimentalement.

(À suivre.)

ANNE OSMONT.

AUX FUNÉRAILLES DU MARÉCHAL DES LOGIS MANNHEIM ASSASSINÉ PAR LES ALLEMANDS

Nos lecteurs connaissent le lâche attentat et les réparations exigées par le généralissime. Les obsèques de la victime ont été célébrées le mercredi 23 juillet, dans une imposante simplicité. Le cercueil placé sur l'affût d'un canon disparaissait sous un amoncellement de roses de France en pieux hommage au soldat français assassiné à Berlin.



La Vérité sur

Raspoutine ⁽¹⁾

Il est avéré, d'après les preuves que j'ai récemment obtenues, que vingt jours après le départ de Raspoutine, la grande Prêtresse du culte en versa au malheureux enfant une forte dose dans ses aliments.

De jour en jour, elle augmenta la quantité, si bien que l'état du jeune malade devint précaire et que l'Impératrice était folle de douleur.

D'un moment à l'autre, il pouvait mourir, déclaraient les médecins.

Une nuit, Raspoutine revint inopinément, sans qu'il eût une seule fois répondu aux appels désespérés de la Tzarine.

Vêtu de sa robe de moine, comme s'il revenait d'un long pèlerinage, il fit une entrée dramatique dans le boudoir de Sa Majesté.

— Je suis venu à Toi, ô noble dame, pour tenter de sauver ton fils, annonça-t-il vivement de sa voix rauque, en se signant avec dévotion.

L'Impératrice ne fit qu'un bond jusqu'à la chambre de son fils. Le Saint qui la suivait plaça sa main sur le front moite de l'enfant, puis tombant à genoux, se mit à prier à haute voix, mêlant le sacré et le profane dans son étrange charabia, ce curieux jargon qui impressionnait tellement ses « sœurs disciples ».

— Ton fils guérira, déclara le saint, démontrant ainsi pour la seconde fois à la Tzarine que son absence de la Cour serait la cause inévitable de la mort de l'enfant.

— Mais pourquoi nous avoir quitté, Saint-Père? questionna-t-elle, lorsqu'ils furent seuls, dix minutes plus tard.

— Parce que tu as douté de moi, fut sa réponse sévère. Je ne resterai pas ici avec ceux qui ne sont pas mes amis.

— Ah! pardon, pardon, cria la pauvre femme, tombant sur les genoux et baisant passionnément la main du moine. Reste, toujours avec nous; jamais plus je ne douterai de toi, ô Saint-Père. Tout ce que l'on raconte n'est que calomnies de tes ennemis, qui sont aussi les miens.

LE COMLOT POUR RÉPANDRE DES ÉPIDÉMIES EN RUSSIE

Raspoutine était à cette date constamment en correspondance secrète avec ses infâmes bailleurs de fonds de la Koniggratzerstrasse, tandis que des messages étaient continuellement échangés entre le Kaiser et la Tzarine, que ce vulgaire voleur de chevaux avait complètement subjuguée.

Berlin, avec toutes ses inventions diaboliques contre les lois de la guerre et les conventions de la Haye, savait fort bien que les conditions sanitaires de la Russie, plus que primitives, avaient engendré de nombreuses épidémies qu'il avait été très difficile de combattre.

On y avait donc envisagé la possibilité de répandre artificiellement la peste bubonique et le choléra asiatique au cœur de l'Empire et suggérer cette idée au traître, 1^{er} ministre Stürmer et à ses co-conspirateurs dont le charlatan sibérien était le chef. La suggestion infernale de Berlin fut agréée par la camarilla germanophile.

L'armée russe tenait toujours, quoiqu'il y eût de nombreux traîtres jusque dans le haut commandement. Les Allemands avaient atteint la plus haute période de leur

(1) Voir notre précédent numéro.



UNE NUIT RASPOUTINE
REVINT INOPINÉMENT.

pusissance offensive sur le front et reconnaissaient l'urgence d'une paix séparée avec la Russie, comme l'unique moyen d'assurer le succès définitif de leurs armes. Au cas où une épidémie dévastatrice éclaterait, Stürmer aurait l'excuse d'aller trouver le Czar et d'alléguer la nécessité d'une paix séparée pour sauver l'Empire.

C'est pourquoi les conspirateurs qui avaient accoutumé de se réunir presque journellement dans la Gorokhovaya, prirent immédiatement les dispositions nécessaires. La dépêche secrète reproduite ci-dessous nous fournit la preuve avérée du complot. Elle émane de Berlin, fait partie des papiers privés de Raspoutine et tomba heureusement entre les mains du parti patriotique de la Russie.

« Mémorandum 26937-366.

« N° 70 a soumis vos communications et suggestions en haut lieu. Elles ont toutes été approuvées. Il vous envoie par Malmo, Karl Johnkæ, n° 229, bac-

tériologiste de l'Institut de Francfort, qui arrivera à Pétrograd le 18, et se rendra auprès de vous. Par le même paquebot arriveront à destination de la maison Yakowleff et Cie, nos amis, marchands de fruits en gros de la Nikolskaya, à Moscou, cent vingt-six tonnes de pommes du Canada avec quatre-vingt-dix caisses de bananes des îles Canaries. Celles-ci seront réparties par les procédés

commerciaux habituels, entre Kazan, Kharkow, Odessa et d'autres centres. Il importe que P. (1) accorde des facilités pour leur transport rapide aux destinataires, car ces fruits pourraient se gâter.

« N° 229 a reçu d'amples instructions concernant ses rapports avec Ivan Yakowleff qui est notre « poste fixe » à Moscou et qui sera secrètement informé par la personne qui vous apporte ce message.

« Les fruits ne doivent être ni manipulés ni mangés; ils contiennent un virus très dangereux.

« Le choléra doit éclater moins de trois semaines après l'arrivage des fruits. Nous comptons sur P. pour activer la livraison par tous les moyens possibles. Une partie pourrait être offerte à des Institutions charitables pour être distribuées parmi les pauvres.

« Avertissez A. (2) que Korniloff (3) a des soupçons sur elle à propos de l'affaire Zarudni (4) et possède chez lui des lettres qui l'accusent. Elles se trouvent dans une armoire de sa chambre à coucher. Il faut se les procurer immédiatement. Si un accident lui survenait, l'atmosphère en serait promptement éclaircie. De même pour son ami N. V. Nekrasov qui appartient au comité du budget de la Douma et à celui des chemins de fer. Tous les deux pourraient contrarier nos plans.

« Il faut inculquer de trahison le général Ostrogradski, inspecteur général de la cavalerie. Le messenger apporte des documents qui le feront soupçonner d'avoir vendu des secrets militaires à l'Autriche. Ceux-ci peuvent être produits à l'audience. L'activité qu'il déploie contre nous et la haine dont il vous poursuit constituent un danger sérieux.

« N° 229 vous fera personnellement un rapport sur les négociations avec



SCÈNES DE LA VIE RUSSE. — BOLCHEVISTE RENDANT LA JUSTICE
DANS UN TRIBUNAL DE PÉTROGRAD.

(1) P. — PROTOPOPOFF.

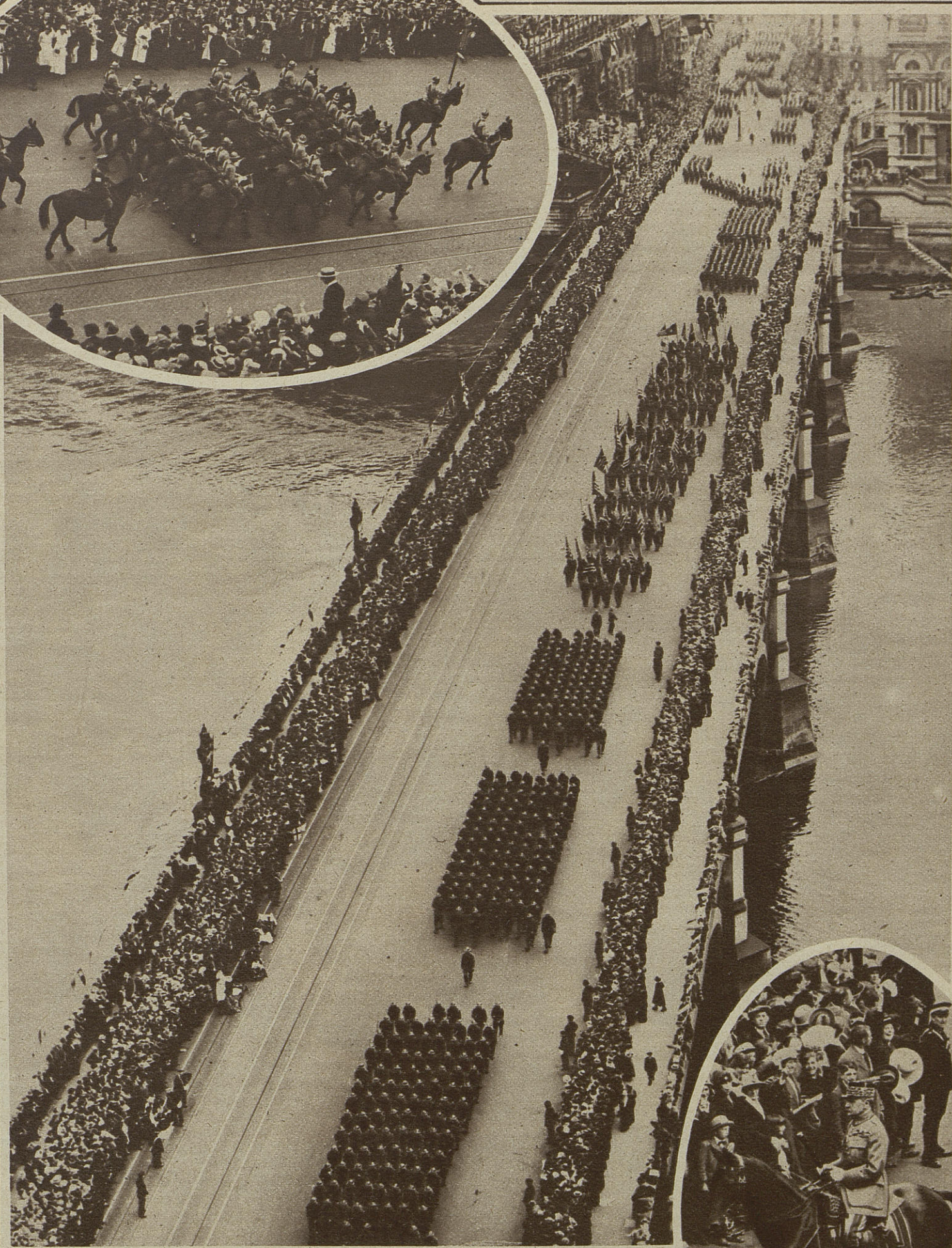
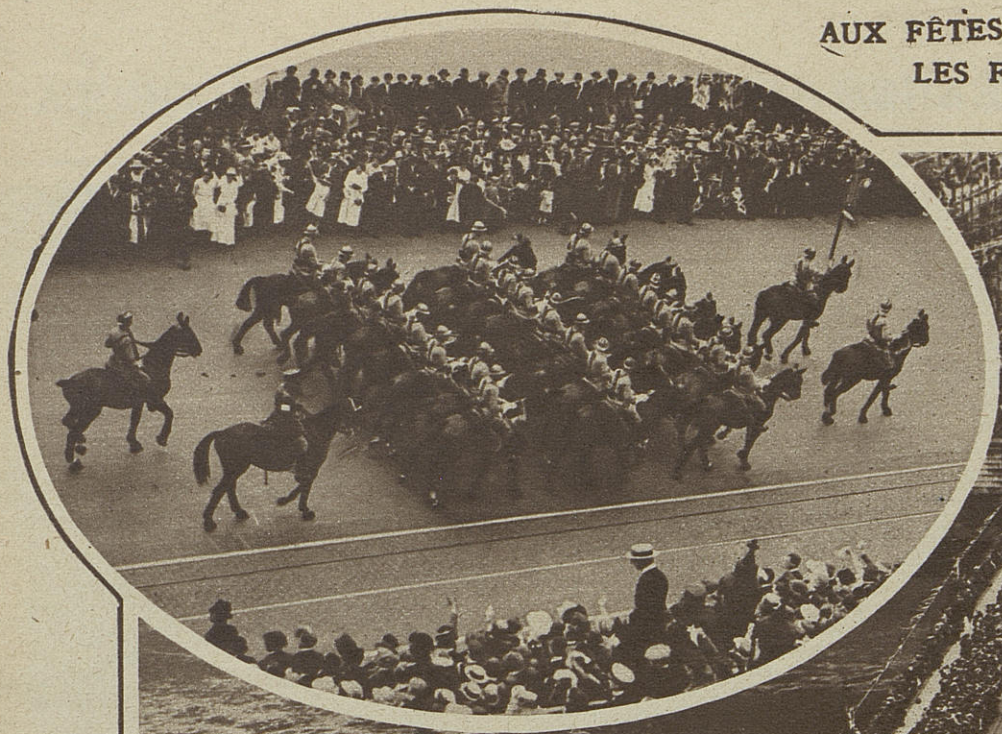
(2) A. — ANNA VYRUBOVA.

(3) KORNILOFF. — Le général Korniloff que chacun sait avoir été un des plus heureux parmi les généraux russes.

(4). — ZARUDNI. — G. Zarudni s'occupait activement de procès politiques avant la Révolution et fut nommé ministre de la Justice dans le ministère Kérénsky.

(Voir la suite page 542.)

AUX FÊTES DE LA VICTOIRE, LONDRES ACCLAME
LES FRANÇAIS ET LE MARÉCHAL FOCH



Après les fêtes inoubliables du 14 juillet, après Paris, Londres a réservé une réception triomphale aux vainqueurs de la grande guerre. Dès que nos contingents, massés avec les troupes alliées, parurent au défilé, un grand frisson secoua la foule immense: « Voici les Français! Voici Foch! Vive la France! » Le maréchal Foch, accompagné du général Weygand, après avoir défilé à la tête de nos troupes, devant la tribune royale, prit place à côté du roi George. Le général Debeney qui, avec les Britanniques, termina la guerre dans les Flandres, prit alors le commandement des contingents français. Pour le voir passer, certains rangs étaient en plusieurs points profonds de 3 à 400 personnes. Dans le document central: défilé sur la Tamise. En haut, la cavalerie française passe et est acclamée. En bas, à droite, le maréchal Foch.

UNE SÉANCE DU COMITÉ NATIONAL DE LA CONFÉDÉRATION GÉNÉRALE DU TRAVAIL (C. G. T.)



Cette photographie que nous donnons à titre documentaire a été prise au cours d'une des séances de la C. G. T., où fut discutée l'attitude de ceux qui se refusèrent à ordonner la grève générale prévue — on s'en souvient — pour le 21 juillet. Ce qu'il faut surtout retenir des discussions souvent passionnées où la Con-

fédération générale du Travail prétend élaborer l'ordre social nouveau, c'est la modération du discours-programme du citoyen Jouhaux, sous-secrétaire général. Un certain public, mal renseigné, s' imagine en effet qu'anarchistes et bolchevistes y parlent en maîtres. Certes, les doctrines de certains éléments de gauche ne

sont rien moins que conservatrices — mais par contre, quel homme d'Etat ne souscrirait à ces paroles de son membre le plus autorisé — le citoyen Jouhaux, définissant en ces termes l'action de son parti. « Ce que nous voulons, c'est remplacer le pire par le mieux, c'est nous efforcer de créer la réciprocité et la

communauté entre les hommes et de concilier la plus grande liberté d'es individus avec le plus grand souci de l'intérêt collectif. La Révolution qui aboutit à la famine n'est pas la Révolution. C'est la destruction de celle-ci... » Allons, le bolchevisme ne prendra pas encore racine chez nous!

J'ai vu

la Roumanie et sur les efforts que nous faisons en vue d'empêcher le matériel de guerre anglais de parvenir en Russie.

« N° 70 note avec plaisir que l'explosion de l'usine de nitroglycérine a été bien effectuée, que la destruction a été totale et que la plupart des ouvriers ont été tués. Veuillez verser à E. (1) la somme promise.

« Il serait préférable que Leurs Majestés s'installent à Czarskoe-Selo. Anna Vyroubova devrait fréquenter Boris Savenkov (2), commissaire à la 7^e armée. Ne tardez pas vous-même à faire la connaissance de la comtesse Vera Kokoskin qui habite au 29 de la Potemkinskaya. Elle désire beaucoup vous rencontrer. Admettez-la parmi vos disciples; c'est une femme attrayante et ambitieuse, et elle est au courant des agissements de certain parti de la Douma.

« En quête d'argent et victime du chantage d'un amoureux ruiné nommé Sievers, elle accepterait volontiers de devenir votre amie. N° 70 émet cette suggestion tout en appuyant sur la nécessité de déclencher l'épidémie et de faire entrer la Roumanie en guerre du côté des alliés. »

Les derniers mots de cette dépêche chiffrée révèlent une puissance d'intrigue sans égale. Il se peut que certains lecteurs se montrent incrédules, et mettent en doute que des méthodes aussi infâmes puissent être employées contre la civilisation. A ceux-là, je rappelle que des boîtes contenant les mêmes bacilles ont été trouvées à Bucarest et que la légation des États-Unis fit un rapport officiel à ce sujet.

Hélas! la terrible pieuvre allemande, nourrie avec tant de soins et si adroitement dressée, étreignait de ses mille tentacules le patriotique peuple russe que gouvernait un Empereur faible et nonchalant. De son côté, l'Impératrice germanophile écoutait toutes les rumeurs et n'avait

d'espoir qu'en une paix séparée avec l'Allemagne pour le salut de son pays.

Les Romanoff ont fait preuve, en général, d'une faiblesse de caractère et d'une irresponsabilité absolues. Toutefois, Alexandre III ne fut jamais faible. Il y a bien longtemps, j'obtins une audience de feu Sa Majesté qui me reçut un matin.

Il était vêtu d'un costume de chasse marron et portait toute sa barbe comme la plupart de ses ministres. D'un abord franc et rude, il me dit combien il déplorait l'obstination des nihilistes à compléter sa mort.

— Veuillez dire à vos compatriotes, ajouta-t-il, qu'en qualité de Czar, je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour améliorer le sort de mon cher peuple et le civiliser. Je lui suis entièrement dévoué, et, pour lui, s'il est nécessaire, je donnerai ma vie.

Ces paroles du père de l'ex-Czar parurent dans les colonnes du *Times* lorsque j'en devins correspondant en Russie.

Examinons maintenant les résultats des ordres secrets que Raspoutine reçut de Berlin, et reproduits ci-dessus.

En premier lieu, je trouve une lettre adressée du 29 de la Pozemkinskaya et rédigée ainsi :

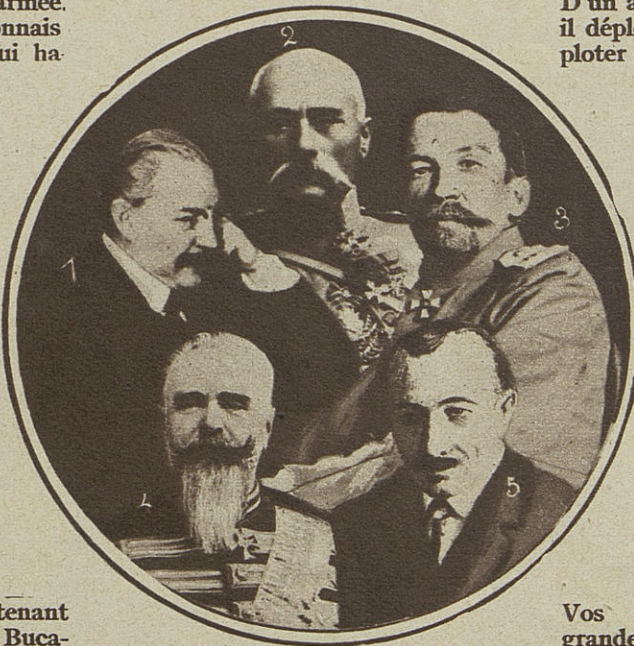
« Saint-Père. Je vous remercie de m'avoir présentée à l'Impératrice et à la Grande-Duchesse Olga.

Vos disciples forment véritablement une grande famille qui connaît enfin les joies et les plaisirs de la vie que le Tout-Puissant nous a donnée. Anna fut tout à fait aimable, et j'ai vu Sa Majesté comme il était convenu. Je lui ai parlé de Gospodin Sievers, selon votre

conseil, et l'Empereur a promis de le nommer vice-gouverneur à Omsk. Tout cela grâce à vous, cher Saint-Père. Je serai présente à notre réunion, chez vous demain et ma fille Nada qui recherche la vérité m'accompagnera. En attendant, je baise votre chère main.

WILLIAM LE QUEUX.

(A suivre.)



Les personnages dont parle William Le Queux l'auteur de ce récit : (1) Milioukoff, (2) g^{ral} Letchiswsky, (3) g^{ral} Korniloff, (4) Stürmer, (5) Boris Savenkoff.

(1) E. — Un chimiste nommé Paul Eck, ami de Raspoutine.

(2) BORIS SAVENKOV. — Cette suggestion dénote une clairvoyance remarquable de la part de Berlin, car Boris Savenkov fut plus tard adjoint au ministère de la Guerre.

Les Échos de J'ai Vu...

UNE MALADIE NOUVELLE : LA DÉPENSICITE

Au moment où tout le pays se plaint de la cherté de la vie, nous assistons à ce spectacle étrange : le pays le plus économe du monde dépense sans compter, follement, frénétiquement. Nous sommes tous atteints de ce que M. Ribot appelle une maladie mentale, d'une sorte de folie collective. Nous sommes tous atteints de la dépensicite, maladie aussi contagieuse que la grippe!

Les commerçants peuvent afficher les prix les plus extravagants! Jusqu'ici, seuls, les fumeurs (qui l'eût cru?) ont osé résister comme il le fallait : en boycottant les produits follement renchérissés. Pour tout le reste, chacun semble prendre plaisir à courir au plus cher, pour faire comme son voisin.

Le spécifique de la maladie nouvelle reste à trouver; mais les médecins spécialistes, les économistes en l'espèce, n'ont pas manqué de rechercher ses causes, ses origines.

La vérité est qu'après chaque guerre, chaque période de calamités, après chaque révolution, on a constaté, en même temps que le déplacement de l'argent, ce besoin général de vivre intensivement, de se griser de toutes les jouissances. Cependant pour retrouver, dans notre histoire, une épidémie de dépensicite aussi aiguë que celle qui sévit actuellement il nous faut remonter au temps de Law et des « Mississipiens »!

Le système de Law avait déchaîné une véritable révolution de l'argent. Des fortunes scandaleuses s'élevaient en un jour, sur des ruines effrayantes. La rue Quincampoix était devenue le Mississipi. Des maisons de cette



Août 1918.
En Champagne

LES DEUX ÉTÉS

Août 1919.
A Dinard

rue, louées jusqu'alors 800 livres, étaient louées 50 000 et 60 000 livres.

Les nouveaux riches — on les appelait alors les « nouveaux Crésus » — se livraient à mille extravagances et étaient aussi grotesques qu'opulents. Des domestiques de la veille jouaient au piquet des billets de 100 000 livres. Le fils d'un boulanger, pour faire plaisir à sa femme, achetait toute la boutique d'un orfèvre. Un Mississipien, après avoir acheté plusieurs châteaux, faisait l'acquisition d'une île, rien que pour être nommé le protecteur. Chez lui, tout était en argent : guéridons, miroirs, chenêts, garnitures de cheminée, pots à fleurs, etc. La dépense de sa maison se chiffrait par 5 millions de livres par an. On servait à table des petits pois qui coûtaient 100 pistoles la livre (étaient-ils aussi en argent?)

Au dessert, il servait à ses invités des fruits artificiels d'où jaillissaient, comme d'une fontaine, des eaux de senteur! Au milieu du repas, il lui suffisait de frapper du pied le parquet pour en faire surgir un automate qui faisait le tour de la table et versait à boire!

Comme on le voit, la lecture des gazettes de 1716 est réconfortante et bien faite pour nous consoler. Malgré tout, nous ne sommes pas encore arrivés à ces extravagances. La dépensicite était alors plus aiguë qu'aujourd'hui et pourtant la France s'était guérie! Ne désespérons donc pas!

TOURNÉE CINÉMATOGRAPHIQUE

C'est une nouveauté! Avant de partir pour la Saône-et-Loire, le Jura, le Doubs, par camionnette automobile, le cinéma à la campagne

a donné sa première représentation à Paris, dans les jardins d'un grand couturier.

Excellente innovation. Dans les petits bourgs, le tourneur qui donne deux ou trois représentations par semaine dans des salles exigües ne gêne guère son public. Il lui présente des vieux films achetés au rabais et choisis sans discernement. On va d'abord à l'économie.

L'idée de la camionnette pouvait donc être reprise dans chaque grand centre. Le directeur de la salle la plus importante, son programme une fois terminé en ville, l'aurait promener dans les environs. Mais hélas, les tenanciers de cinéma, à part quelques exceptions près, sont aussi dépourvus d'idées que de goût. N'est-ce pas leur sottise qui a fait enterrer le plus beau film peut-être qui ait sorti la France parce qu'il portait un titre latin.

Réjouissons-nous donc que le cinéma à la campagne fasse leur métier.

LANDRU AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Il y a eu, au dix-huitième siècle, une affaire Landru, une bien petite affaire Landru, mais qui causa grand tapage.

Le 20 février 1725, à Reims, une dame Millet était trouvée carbonisée dans sa cuisine. Une partie de la tête, les extrémités inférieures, quelques vertèbres subsistaient seules. Le pétrin et le saloir, tout proches, n'avaient pas été consommés.

Jean Millet, interrogé, déclara que le 19 février, vers huit heures du soir il s'était couché avec sa femme; que, ne pouvant dormir, elle avait passé dans la cuisine, où il croyait qu'elle s'était chauffée; que lui Millet, s'étant endormi, avait été réveillé par une odeur infecte; qu'ayant couru à la cuisine, il avait trouvé les restes du corps de sa femme dans l'état où le disait le procès-verbal.

On soupçonna Millet d'avoir voulu se débarrasser de Mme Millet, ivrognesse notoire, pour donner tous ses soins à la jeune et jolie servante qui tenait son ménage. De toute évidence, aux yeux des juges il avait simulé l'accident. Ses protestations furent vaines. On le condamna. Millet fit appel au Parlement, qui reconnut l'incendie et déclara innocent le coupable de la veille. Mais il était trop tard. Malade, vieilli, ruiné, Millet dut entrer à l'hôpital. Il y mourut bientôt.

Landru est-il un autre Millet? Gardons-nous de discuter et attendons l'avenir.

LEURS IMPRESSIONS

La Gazette de Francfort publiait dernièrement un article fort curieux sur l'occupation française à Wiesbaden.

L'auteur — anonyme — constate mélancoliquement qu'en dépit de tout ce qu'on aurait cru, la région occupée se « francise » peu à peu, lentement, mais sûrement. Les Français sont d'habiles régisseurs; et puis, on se laisse aller. Il est superflu de camoufler la vérité: les Allemands s'adaptent à l'influence étrangère!

Seuls, les journaux, livres et illustrés français sont vendus dans les rues et dans les librairies. Et ces illustrés, pensez donc, publient des photographies des départements soi-disant ravagés par les Allemands! Les autorités françaises ont même introduit l'enseignement facultatif

du français dans les classes supérieures des écoles primaires.

Le goût français — léger et frivole, comme chacun sait — envahit théâtres et salles de concert. L'en est de même du commerce et des toilettes féminines: d'avoué de l'auteur avec glissé pudiquement dans une phrase incidente, les dames germaniques commencent à s'habiller avec grâce...

Les rues ont pris un aspect tout fran-



M. Polk remplace Lansing à la Présidence de la délégation américaine de la Paix.

de l'amour est international, il s'enrichit des vocables français. Que voulez-vous? À la morale facile des Français, les femmes de là-bas ne savent, ou ne veulent point opposer, une résistance efficace. Ajoutez-la baisse de la moralité par suite des longues années de guerre, et vous comprendrez... Il y a de ces mots magiques, tels que « chocolat », « promenade », auxquels on ne résiste

d'action n'exigeât pas alors autant de temps qu'aujourd'hui. Après la guerre de Crimée, la conférence dura du 25 février au 30 mars (ce qui était assez acceptable); après la guerre hispano-américaine, il fallut plus longtemps: du 1er octobre au 10 décembre; mais la paix russo-japonaise fut réglée entre le 9 août et le 5 septembre.

Les traités de paix avaient cette caractéristique — celui-ci l'aura peut-être encore — d'être écrits ou imprimés en colonnes parallèles et qui variaient suivant le nombre de langues employées par les puissances signataires. Les sceaux employés pour la ratification des traités sont d'ordinaire de fabrication très soignée et ils sont enclous dans de petites boîtes rondes et en argent. La plupart des traités sont reliés ou en maroquin cramé ou en velours rouge; les cordonnets sont faits de soie verte. Beaucoup des traités existant dans les archives anglaises sont cependant enfermés dans des cylindres, des caisses, des portefeuilles et des sacs. Il en existe là des milliers, tous soigneusement protégés. Les « traités domestiques », c'est-à-dire concernant les mariages des souveraines anglaises se trouvent aussi aux archives.

Au temps de la diplomatie secrète, il était de toute importance que ces traités fussent à l'abri des regards; et mille précautions étaient prises qui n'étaient pas toujours suffisantes. C'est ainsi que *The Globe* parvint à publier, en juin 1878, le texte complet du traité qui avait été conclu entre la France et la Russie. Le traité était ainsi dévoilé à la veille du Congrès de Berlin. On arrêta le coupable, mais on dut se contenter de le révoquer, car la loi sur les secrets d'État n'avait pas encore été votée. Déjà en 1827 le *Times* avait publié le texte d'un traité signé entre la Grande-Bretagne, la France et la Russie. On ne saura probablement jamais comment le *Times* se l'est procuré, mais la chose n'a en soi rien d'extraordinaire, car, en 1827, les traités étaient conservés dans des armoires vitrées et munies de serrures ordinaires.

LA BOURSE

Le marché a été ferme et animé, malgré des réalisations de bénéfices de quelques groupes en vedette. Comme il fallait s'y attendre, ce sont les valeurs de matières premières qui sont favorites.

Nos rentes ont eu un marché actif et soutenu. Les fonds russes sont irréguliers; les fonds

ottomans se sont légèrement améliorés, notamment le Turc unifié. L'Étrangère est calme. Les établissements de crédit sont soutenus.

Les chemins de fer font l'objet de transactions nombreuses et les valeurs de transports se sont généralement améliorées. Valeurs de navigation irrégulières.

La perspective d'un relèvement des tarifs continue à stimuler les valeurs d'électricité.

Peu de changements à signaler dans le compartiment métallurgique.

Amélioration des valeurs de pétrole, en dépit de prises de bénéfices. Valeurs de caoutchouc très animées.

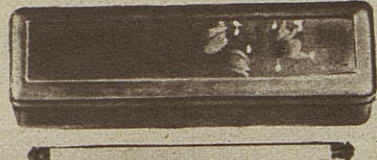
Le marché des changes s'est montré moins actif. G. LAVAGNE.



Le Flan des Alliés.
Les Délicatesses Internationales.
Le Cordonnet Double de l'Avenir.
En Crème Dame Paix.
La Dame de Saumon de la Liberté.
La Blanchaille de l'Égalité.
Le Pain Bénin.



Horas d'Œuvre à l'Italienne.
Tortue Claire.
Darne de Saumon Belle Alliance.
Noisettes d'Agneau Renaissance.
Pommes Nouvelles.
Frisson de Fige d'Alsace.
Caneçons Rôtis à l'Anglaise.
Salade Américaine.
Petits Pous à la Française.
Fraises Mikado.
Dessert.



Bonne Bouche Renaudie.
Consommé Georges V.
Mousseline Souveraine.
Dolice de Sole au Langoustine.
Zéphir de Fois Gras Alsacienne.
Rizotto de Mats au Champagne.
Haricots Verts Nouveaux.
Pommes Parisiennes.
Salade Tadora.
Appoyage de Lauris Saucé Verte.
Parfait Glacé Helena.
Friedisches.



Cantaloup Glacé.
Consommé Double Diplomate.
Velouté de Volaille Renaissance.
Suprêmes de Soles Amiral Beauty.
Crevettes Roses Américaine.
Dolice de Caneçon aux Cerises.
Noisette d'Agneau Maréchal Foch.
Petits-pois Nouveaux à l'Anglaise.
Blanc de Poularde Sainte-Alliance.
Truffes fines du Périgord.
Mousse de Fois Gras Maréchal Haig.
Salade Washington.
Asperges Vertes Saucé Chantilly.
Fraises Trianon.
Friedisches de la Paix.
Barquettes de la Concorde.

A LONDRES. — LES MENUS DE LA VICTOIRE

Les grands restaurants de Londres: Ritz, Savoy, Princess, célèbrent à leur façon les fêtes de la Victoire. Leurs menus rédigés en français, comme ceux de tous les hôtels qui se respectent, font honneur aux Alliés et à l'Alsace sous une forme savoureuse. Pour nos grands chefs, ils s'y voient chacun dédier quelque plat. L'amiral Beatty, grand homme de mer, y devient le parrain naturel de « Suprêmes de soles », et le maréchal Foch, avec une fantaisie déconcertante, d'une « Noisette d'agneau ». Les Allemands qui le connaissent sous un autre jour, s'en étonneront...



MM. R. Barlet (à droite) et A. Laugel, auteurs d'une pièce à succès: La première classe, qui est une réplique au célèbre conte de Daudet.

çais; partout, on voit le doucereux bleu horizon des uniformes, les affiches langue française, réclames française il n'est pas jusqu'à la musique militaire dont les mélodies s'insinuent dans âmes... Ainsi la tentation est partout. Commerçants, gens de café, même les marmots se tentent à parler français!

Mais les femmes! Il est vain de s'élever contre l'inévitable. Si le langage

y a les bals, et ces diables de Français sont très, très habiles (?) Le danger de cette pénétration sournoise est grand, mais il faut espérer que la saine et « rude honnêteté » du germain saura éliminer peu à peu le virus gaulois.

LES TRAITÉS DE PAIX D'AUTREFOIS

Le London Magazine leur consacre un long article. Il semble que leur ré-

LES HALLES

DE PARIS (1)

MALGRÉ l'activité incessante et l'habileté déployée par les forts, l'opération qui consiste à placer des milliers de légumes de tout genre ne se fait point en quelques minutes, d'autant que l'on travaille souvent dans la quasi-obscurité. Aussi, la file de voitures s'allonge-t-elle au point de déborder rue de Rivoli, de se continuer parfois jusqu'à la place de la Concorde. Et le spectacle est saisissant, par les nuits d'hiver où la brume estompe toute chose, de cette théorie de véhicules au travers de laquelle, de-ci, de-là, clignote faiblement l'œil rouge d'une lanterne. Sur leurs sièges, des corps allongés, tassés, déformés par l'épaisse couverture qui les emmitoufle, s'aperçoivent. Ce sont les maraîchers. Ils dorment d'un profond sommeil ou somnolent,

harassés par une matinée de labeur et la lente, l'interminable promenade qu'ils ont faite, au pas toujours égal de leurs chevaux pour venir de chez eux, dans ce coin de Paris. Elles aussi, les bêtes, tête basse, échine ployée, semblent poursuivre un rêve éternel. Mais d'un mouvement automatique, aussitôt qu'un jour se fait entre elles, elles rejoignent, sans qu'il soit besoin, pour cela, du claquement de langue familier ou de la morsure du fouet. Au reste, durant la route, alors que leur conducteur se complaisait au pays des songes, elles surent se diriger seules...

Deux heures du matin ! Un convoi surgit rue des Halles. C'est le premier train d'Arpajon. En 1914, on en comptait jusqu'à six par jour. Actuellement, ils se réduisent à deux, quelquefois trois. Ils sont emplis de fruits et de légumes. Chacun de ces produits a sa place marquée. C'est ainsi que les pois et les haricots se déchargent rue des Halles, les fruits rouges, rue Turbigo depuis la pointe Saint-Eustache, jusqu'à la rue Etienne-Marcel. Ils sont encore parqués suivant les localités d'où ils proviennent. Arrivent-ils de Verties, de

(1) Voir le commencement de cet article dans notre précédent numéro.



LES HALLES A 8 HEURES DU MATIN. LA FOULE GROUILLE AUTOUR DES MARCHANDS DU CARREAU.

Noisy ou d'Aubervilliers, on les dépose rue Baltard, du côté droit, avec extension rue Rambuteau. Au contraire, Croissy et Montesson les ont-ils vus naître? c'est rue Berger que les clients devront aller les chercher.



A peine le convoi a-t-il stoppé que les forts sont déjà à la besogne. Avec des gestes qui paraissent lents, mais à qui leur admirable précision donne une rapidité insoupçonnée, ils ont tôt fait de vider les fourgons. Point de cris ni de rumeurs. Parfois un ordre, un appel, un mot rageur ou joyeux et les paniers, les corbeilles, les caisses passent de main en main et s'étagent sur le sol. Leurs propriétaires ne sont pas là. Ils arriveront plus tard, pour l'heure de la vente, car aussi bien, avant ce moment, défense leur est faite de modifier la

composition de leur lot dont chaque pièce est notée par le contrôle des arrivages. Nulle crainte à avoir d'un rapt quelconque, les Forts sont là qui surveillent.

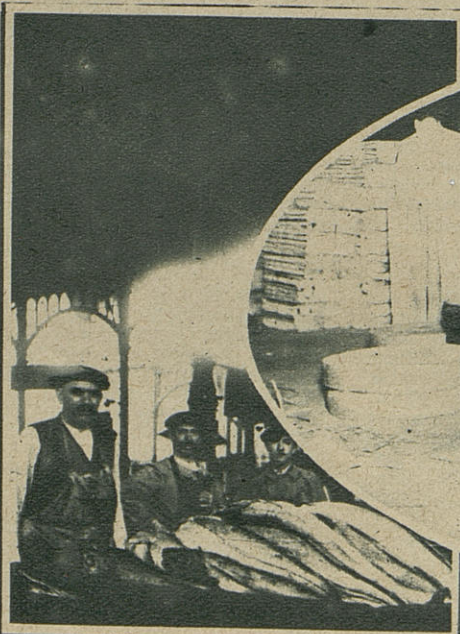
Mais l'aube épand sa pâleur sur le carreau. Les êtres et les choses émergent de l'ombre, se précisent. Les mille bruits épars et comme étouffés s'amplifient, se conjuguent au point de ne faire plus qu'un bruit qui monte, gronde, éclate. Les voitures de livraison qui sont allées chercher aux gares viandes et poissons, ru-doient, de leurs roues massives et du fer de leurs chevaux, le pavé sonore.

De nouvelles équipes de Forts les attendent et ce sont bientôt d'énormes quartiers de viande saignante, des veaux entiers, des quarts de bœuf

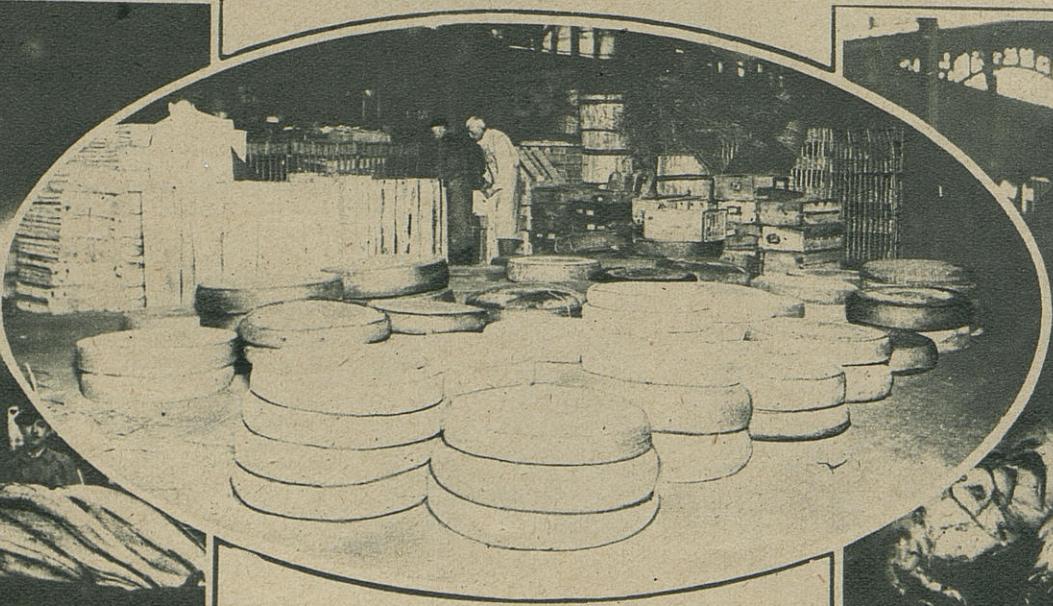
que les épaules de ces hommes robustes transportent jusqu'à leur étal respectif, sans qu'elles paraissent ployer sous l'effort. A leur tour, les caisses où la marée est enclose, dégoulinantes de glace fondue et d'où s'évade une forte odeur marine, sont empilées aux pavillons des poissons.

Déjà sur le carreau, les maraîchers ont commencé leur vente. Avant les hostilités celle-ci s'opérait de deux sortes : à l'amiable ou à la criée. Aujourd'hui, seule la vente à l'amiable subsiste. Propre à faire baisser les cours quand il y a surabondance de marchandise, la vente à la criée devient singulièrement redoutable pour la bourse du consommateur, quand les arrivages sont inférieurs aux demandes. Néanmoins, il est question de rétablir la criée, les arrivages se faisant en plus grand nombre que durant ces derniers mois.

Huit heures du matin ! la vente bat son plein. Et les Halles deviennent alors quelque chose d'assez semblable à la Bourse. Aux Halles ce ne sont point des bouts de papiers que l'on offre, mais des victuailles. Chacun vante sa marchandise sur le mode majeur et le soprano des femmes stride au travers du baryton nourri des hommes. L'agitation des commerçants contraste avec le calme des



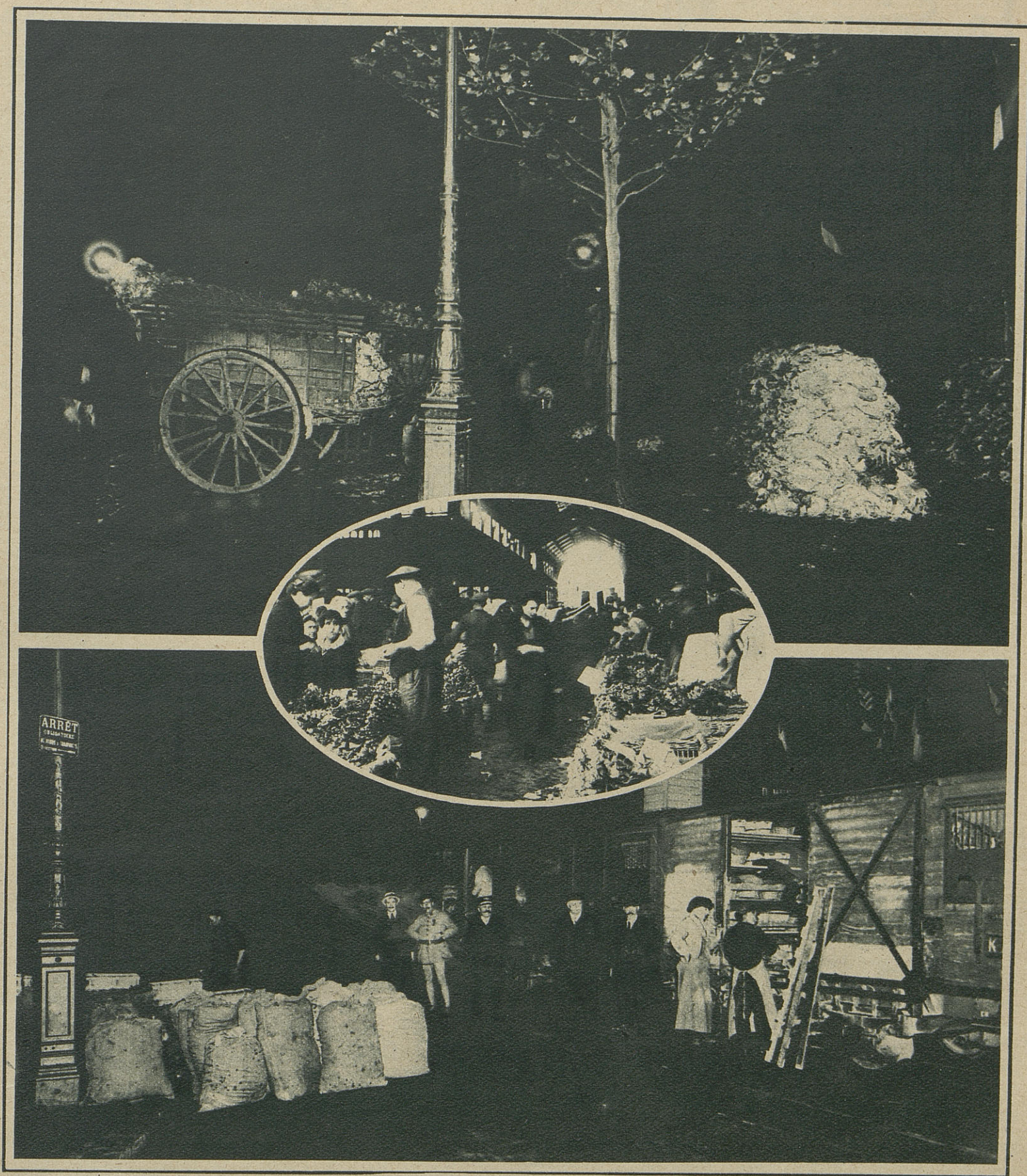
L'ÉTAL AU POISSON : UN LOT DE MERLIANS.



AU PAVILLON DES FROMAGES : LES MEULES DE GRUYÈRE.



LE CHIEN DE MER, RÉGAL DES PAUVRES.



En haut : LES VOITURES ATTENDANT DANS LA NUIT NOIRE (ENTRE 1 ET 2 HEURES DU MATIN) D'ÊTRE DÉCHARGÉES. — Au centre : LA TRAVÉE AUX FLEURS. — En bas : L'ARRIVÉE DU TRAIN D'ARPAJON A 2 HEURES ET DEMIE DU MATIN. LE TRAVAIL BAT DÉJÀ SON PLEIN.

acheteurs qui vont à pas lents, flairant les produits dont ils veulent devenir les possesseurs, les palpant, les retournant, pour à leur tour faire une offre ou plus simplement passer à un autre étalage. Et peu à peu, les montagnes de légumes, les piles de caisses ou de paniers diminuent, s'effritent sur leurs côtés, n'ont plus qu'un aspect informe et bientôt disparaissent. La nourriture d'un jour est assurée aux Parisiens.

DE NOUVELLES HALLES S'IMPOSENT.

Suffisantes à l'époque où elles furent conçues encore que le projet de l'architecte Baltas n'ait point été exécuté en son entier, puisqu'il comprenait l'établissement de voies de che-

min de fer souterraines reliant les principales gares aux pavillons — les Halles ne répondent plus aux besoins d'une population toujours croissante. Outre qu'elles sont situées en plein cœur de Paris, ce qui constitue un danger pour l'hygiène de la capitale, elles manquent de voies d'accès assez nombreuses et assez larges pour qu'il soit possible de procéder au déchargement et au chargement des marchandises sans encombrer considérablement la circulation et sans perdre un temps précieux.

D'autre part, ses resserres, constituées par le seul frigorifique de la Bourse du commerce, sont hors de proportions avec la quantité de produits invendus un jour et qu'il est néces-

saire de mettre à l'abri jusqu'au lendemain. On construit bien deux nouveaux frigorifiques dans le sous-sol même des pavillons, l'un de 900 mètres carrés, l'autre de 5 000, mais tous deux insuffisants encore, pour les nécessités de l'heure présente.

Aussi songe-t-on à reconstruire les Halles sur un autre emplacement. Divers projets sont à l'étude. Les uns veulent qu'il n'y ait plus un centre unique de ravitaillement mais plusieurs, situés aux fortifications et à proximité des voies ferrées ; un autre verrait les Halles quai de Bercy, à l'entrepôt des vins. Mais pour l'heure, rien n'est décidé.

POL FIQUÉMONT.

La Science

ENVOYEZ UN PILOTE

Au moment où un navire approche du port, son premier soin est de demander un pilote qui en prend la direction pour le conduire à quai. Il quitte également le port avec l'aide d'un pilote qui le conduit jusqu'à la haute mer.

Jusqu'ici le pilote était conduit à bord par une embarcation quelconque : pourquoi ne pas utiliser les dirigeables pour effectuer ce service ?

Nous possédons, en effet, dans tous nos ports des dirigeables patrouilleurs qui pourraient rendre de grands services pour peu que l'on sût les équiper convenablement. Dans la nacelle de l'observateur prendrait place le pilote. Dès qu'un navire aurait signalé son approche, le ballon allant à sa rencontre lui « enverrait » son pilote par la voie de l'air sans perte de temps.

Notre photographie montre une opération de ce genre qui a été tentée dans un port britannique et qui a parfaitement réussi. Le pilote a été descendu par un câble amarré au navire, mais la sécurité paraît laisser quelque peu à désirer. Une échelle de corde conviendrait mieux et permettrait en outre au pilote d'être réembarqué à bord du ballon lorsque sa présence ne serait plus utile sur le navire. Voilà une nouvelle utilisation des petits dirigeables à laquelle il conviendrait de songer.

MACHINE A PELER LES POMMES DE TERRE

Plusieurs de nos lecteurs nous ont demandé s'il n'existe pas de machine à peler les pommes de terre. En voici une très pratique à laquelle on peut d'ailleurs confier des carottes, des oignons nouveaux, et qui s'acquitte parfaitement de sa tâche.

Notre dessin en montre l'allure générale. C'est une caisse cylindrique en tôle dont la paroi intérieure est taillée en rpe, au centre un mécanisme actionné par la manivelle à volant chasse les pommes de terre contre la râpe, et les oblige à laisser leur épiderme contre les rugosités. On ajoute de l'eau qui, après l'opération, entraîne au dehors toutes les peaux. Sur le côté une porte s'ouvre pour laisser s'échapper les tubercules ainsi râclés. Enfin, pour les établissements qui possèdent une force motrice quelconque, les constructeurs ont ajouté une poulie sur laquelle il suffit de passer une courroie pour réaliser une commande mécanique.

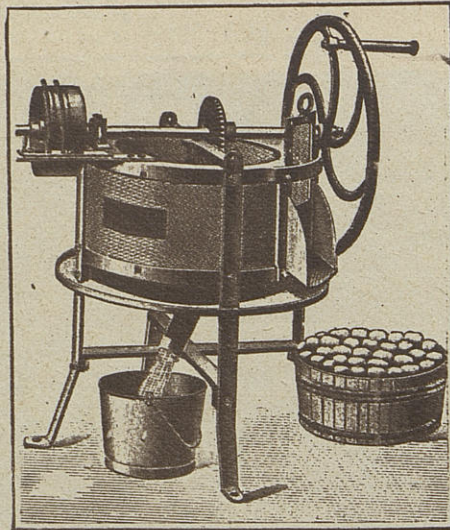
Cette machine rend les plus grands services dans les établissements où l'on assure la subsistance à un grand nombre de personnes. Les casernes l'utiliseraient avec profit ainsi que les exploitations agricoles importantes où la main-d'œuvre pourrait être mieux utilisée qu'à peler des pommes de terre.

L'AUTO-NAGEUR

La natation est un sport particulièrement agréable, surtout en rivière ou en mer. Mais beaucoup de nageurs craignant que les forces les trahissent hésitent à s'éloigner tant soit peu des rives et s'amuse à barboter dans une cuvette. Ce n'est pas cela, la natation.

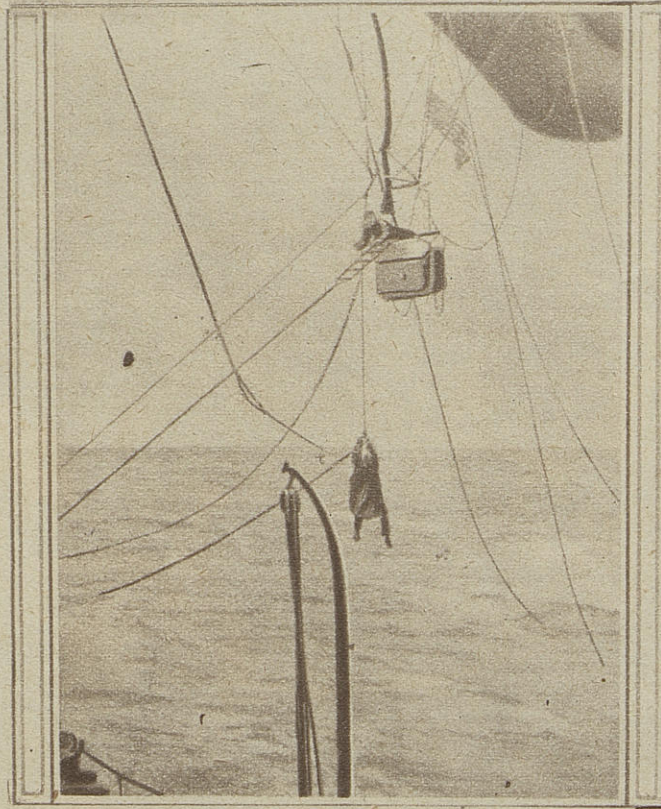
Un inventeur a mis récemment à la disposition de ceux qui ne savent pas nager et des nageurs médiocres un ingénieux appareil qui offre toute sécurité et permet les plus longues randonnées aquatiques. Il comporte une sorte de proue de bateau que le nageur fixe devant lui à l'aide de courroies et un mécanisme commandé par deux leviers actionnés par les mains. Les mouvements de ces leviers sont transmis à une petite hélice qui tourne suffisamment vite dans l'eau pour faire avancer le nageur à bonne allure.

Ajoutons, pour convaincre les plus timorés, qu'un flotteur à air, fixé sur les reins, permet au porteur de se maintenir très facilement dans la position horizontale.

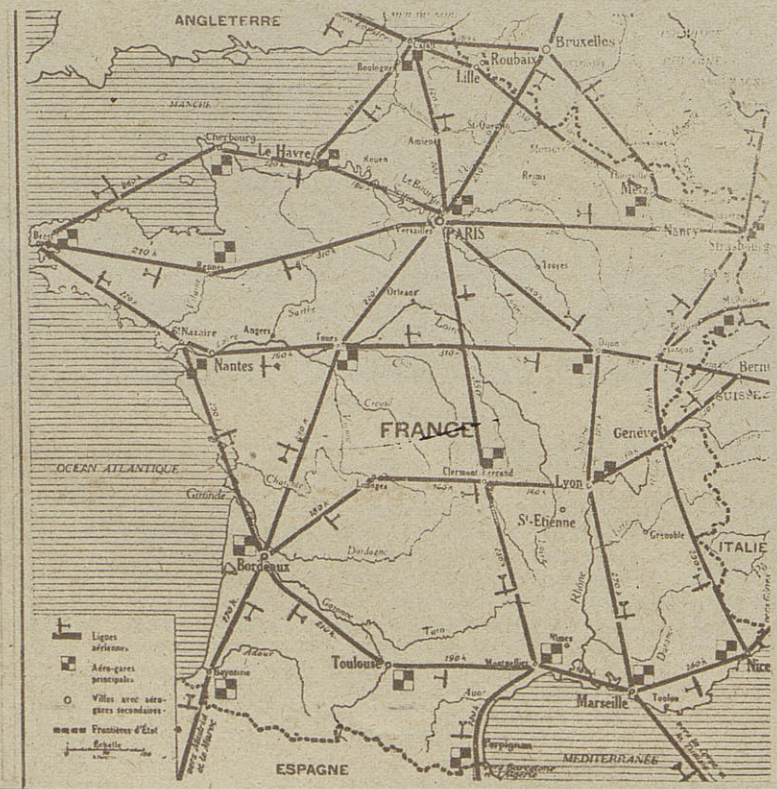


Le « patient » muni de son aéroball

Une machine à « économiser le temps ».



COMMENT UN PILOTE PASSE D'UN DIRIGEABLE A BORD D'UN BATEAU.



LA CARTE DES LIGNES AÉRIENNES FUTURES DE LA FRANCE.

pittoresque

CONTRE LES MORSURES DE VIPÈRES

La vipère est le seul serpent venimeux de nos régions. Certaines jouissent même du rare privilège de n'en posséder aucune : dans d'autres au contraire elles pullulent. On trouve aussi parfois des scorpions dont la piqure est aussi dangereuse.

Lorsque l'on est appelé à voyager dans des forêts où existent des vipères il est nécessaire de se protéger les jambes avec des bottes de cuir que les crochets venimeux de l'animal ne peuvent traverser. Les femmes, les enfants, sont souvent piqués au bras ou à la main en cueillant des fraises, des fleurs. C'est un plaisir dont il faut savoir se priver si l'on se promène dans une forêt à vipères.

Quelle que soit la prudence que l'on déploie on peut se trouver piqué au moment où l'on s'y attend le moins. Dans ce cas des soins élémentaires sont indispensables. Il ne nous paraît pas inutile de les rappeler.

En premier lieu, on serrera fortement le membre blessé, au-dessus de la blessure, entre celle-ci et le cœur, à l'aide d'un mouchoir, d'une ficelle, puis ouvrir la blessure avec un canif que l'on aura soin de passer à la flamme d'un briquet, avant, afin de stériliser la lame. On la fera saigner aussi abondamment que possible et on lavera la plaie à l'eau fraîche ou à l'alcool. On peut aussi sucer énergiquement la plaie, à la condition de n'avoir aucune écorchure dans la bouche.

Une solution d'un gramme de chlorure de chaux pour 60 grammes d'eau distillée permettrait un lavage tout à fait énergique, puisque cette substance détruit le venin. Il paraît donc élémentaire d'en porter sur soi un petit flacon, ou, si l'on préfère, se munir de quelques pastilles d'hypochlorite de chaux. On jette une pastille dans un verre contenant à peu près 60 grammes d'eau fraîche et on lave la blessure.

Lorsque ces premières mesures ont été prises, il faut aller trouver un médecin qui pratiquera une injection de 10 centimètres cubes de sérum antivenimeux du Dr Calmette. Nous recommanderons même aux voyageurs exposés aux morsures des vipères de se munir de quelques tubes de sérum avant de se mettre en route et d'une seringue à injection. Chacun peut pratiquer cette légère opération en ayant soin de faire l'abord bouillir la seringue pendant cinq minutes dans de l'eau additionnée d'une petite quantité de borax. On lave la peau du patient avec de l'eau et du savon puis avec une solution antiseptique et on introduit profondément l'aiguille de la seringue. Il faut de une à deux minutes pour faire pénétrer le sérum dans les tissus. Ces injections sont faites dans le flanc gauche de préférence parce qu'elles sont moins douloureuses en cet endroit. En cas d'urgence on pourrait simplement injecter le sérum dans une veine superficielle, celles de la main par exemple.

Les animaux piqués doivent être soignés de la même manière ; mais l'injection de sérum sera faite sous la peau du dos, entre les deux épaules.

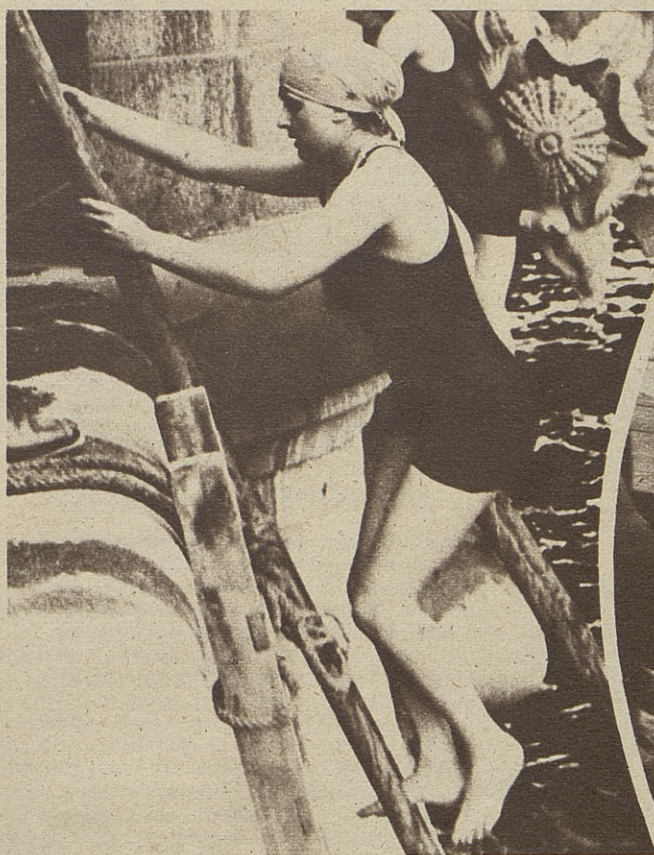
LES TEXTILES DE REMPLACEMENT

Nos lecteurs savent quels efforts ont été faits pendant la guerre, par les Allemands, pour se procurer chez eux les ressources en matières textiles qui leur faisaient défaut. La question a été également étudiée en France et nous extrayons, du remarquable rapport publié par le ministère de Commerce sur l'Industrie Française, les renseignements qui viennent d'être publiés et dont l'agriculture doit faire son profit.

On sait que le genêt est une plante textile, or on n'en tire pour ainsi dire aucun parti chez nous ; dans certains pays il concurrencie la bruyère dans la fabrication des balais grossiers et il sert de combustible.

(A suivre.)

LA TRAVERSÉE DE " PARIS A LA NAGE "



Mlle Marcelle Lebrun à l'arrivée.



La plongée des nageuses.



Les concurrents, le corps enduit de graisse, se jettent à l'eau.



L'arrivée du vainqueur Norman Ross

Certains ont prétendu que 300 000 personnes se pressaient sur les rives du parcours pour applaudir les athlètes qui prenaient part à cette épreuve. C'est dire combien elle est populaire et que nous nous devons d'y consacrer une page, bien que nos champions n'y aient pas brillé d'un éclat exceptionnel. Le premier des nôtres, Duvanel, que six autres nageurs devançaient, n'arriva en effet que dix bonnes minutes après l'Américain Norman Ros, vrai triton à l'allure puissante et souple qui fit le parcours en se jouant. L'Italien Baugalespi, second, et tout près de Norman Ross, se montra nageur excellent. Parmi les concurrents, il faut attribuer une mention spéciale à Mlle Marcelle Lebrun, Lecorne et Conte qui ne faiblirent point durant le long trajet.

POUR LES JEUNES FILLES QUI

VEULENT APPRENDRE UN MÉTIER

L'École Élisa-Lemonnier



ELISA LEMONNIER
Fondatrice de l'enseignement professionnel
des jeunes filles à Paris.

L'Art appliqué à l'Industrie

DANS nos précédents numéros, les lecteurs de *J'ai vu* ont vu comment fonctionnent à Paris les deux grandes écoles municipales professionnelles *Estienne et Boulle*, où les jeunes gens peuvent apprendre les différents métiers se rattachant à l'industrie du livre et à celle de l'ameublement. Il existe d'autres établissements analogues préparant à la mécanique, à la serrurerie d'art, à la céramique, etc., dont nous parlerons par la suite.

Les jeunes filles n'ont pas été oubliées par la municipalité de Paris qui, dès 1882, ouvrit ses premières écoles professionnelles de jeunes filles. Mais il faut dire que la Ville avait été devancée depuis longtemps déjà dans cette voie par une philanthrope, Elisa Lemonnier, qui s'était vouée corps et âme à sa tâche.

L'ŒUVRE D'UNE FEMME DE BIEN

Officiellement, l'établissement de la rue Duperré s'appelle « École municipale de dessin et d'art appliqué à l'industrie pour les jeunes filles ». Mais dans le public, on ne connaît de fait que l'École « Elisa-Lemonnier », du nom de la fondatrice de l'Enseignement professionnel des jeunes filles à Paris.

Femme d'un avocat converti au saint-simonisme, Elisa Lemonnier s'occupait d'œuvres sociales. En 1856, elle avait fondé la *Société de protection maternelle* qui avait pour but de fournir gratuitement au plus grand nombre de jeunes filles pauvres l'éducation et l'instruction professionnelles. En 1862, cette œuvre qui avait pris de l'extension devint la *Société pour l'enseignement professionnel des femmes* et M^{me} Elisa Lemonnier louait 9, rue de la Perle, le local où fut installée la première école professionnelle pour jeunes filles à Paris.

Deux ans plus tard, une nouvelle école était créée, 72, rue Rochechouart.

Le succès du nouvel enseignement fut éclatant, d'autant qu'il répondait bien à une des nécessités de l'ordre social contemporain. Elisa Lemonnier mourut en 1865. Non seule-

ment son œuvre lui survécut, mais elle prit une extension considérable et des écoles professionnelles furent installées par la Société dans différents quartiers de Paris, tandis que des municipalités de province, s'inspirant de l'exemple, en créaient, elles aussi. A Paris, la *Société pour l'enseignement professionnel des femmes* comptait bientôt, outre les deux écoles de la rue de la Perle et de la rue Rochechouart, celle de la rue des Boulets, celle de la rue des Francs-Bourgeois, celle de la rue d'Assas, puis celle de la rue de Laval transférée plus tard, 24, rue Duperré.

Les écoles professionnelles de la Société fondée par Elisa Lemonnier furent un beau jour cédées à la Ville de Paris, qui, non contente d'avoir créé des écoles sur le même principe, s'empressa de municipaliser celles qu'elle trouvait en plein fonctionnement.

Actuellement, Paris compte sept écoles professionnelles pour jeunes filles qui se trouvent rue Ganneron, rue d'Abbeville, rue Bourret, rue de la Tombe-Issoire, rue Fondary, rue de Poitou, rue des Boulets, et où l'on donne

aux élèves un enseignement général avec des notions de métiers : couture, corset, commerce. On reproche à ces écoles de s'attacher trop spécialement au point de vue commercial, négligeant le côté industriel. La quatrième commission municipale de la Ville de Paris est saisie de la question et veut s'appliquer à réformer ce qu'elle considère non sans raison comme une erreur.

L'ORGANISATION DE L'ÉCOLE

Sur les sept écoles professionnelles de la Ville, trois sont donc des fondations Elisa-Lemonnier. Et parmi elles, il n'est pas question de la rue Duperré qui, rachetée en 1906 et qui spécialisée, commença à fonctionner dès 1908, sous la direction de M^{me} Luisa Chautrouse, un peintre de talent qui avant de se voir appelé à ce poste de confiance qu'elle occupe encore aujourd'hui était professeur de dessin des Ecoles de la Ville de Paris.

L'École Elisa Lemonnier est donc devenue une véritable école professionnelle, puisque les élèves qui en sortent après six années d'études, n'ont pas un diplôme industriel, sont recherchées et retenues à l'avance par les plus grandes maisons.

On y rentre à la suite d'un concours qui a lieu chaque année au mois de juillet, les candidates doivent avoir treize ans au moins, et dix-sept ans au plus pour la division élémentaire : quinze ans au moins et vingt ans au plus pour la division supérieure. Le but des études est de donner aux jeunes filles un enseignement comprenant toutes les connaissances nécessaires aux artistes décorateurs, dessinateurs, industriels et artisans d'art.

L'enseignement de base de l'École comporte le dessin, la géométrie, la composition décorative, le modelage, l'anatomie et l'histoire de l'art. Ces études sont complétées par des études techniques qui permettent d'exercer un métier d'art, en connaissance de cause, dès la sortie de l'école, où on compte deux périodes de scolarité.



ATELIER DE DESSIN (3^e ANNÉE) DIVISION ÉLÉMENTAIRE

ATELIER DE MODELAGE

A L'AMPHITHÉÂTRE PENDANT UN COURS



ATELIER DE DESSIN (3^e ANNÉE) DIVISION SUPÉRIEURE



ATELIER DE GRAVURE ET FIGURINE

J'ai vu...

tissus, la décoration des ivoires, et autres objets similaires, en un mot tout ce qui concerne la décoration précieuse. Enfin, le groupe de la *figurine*, comportant le dessin proprement dit, pour la figurine, le tailleur, la robe, le journal de la mode, le tailleur, les modes, les catalogues, les procédés de reproduction, dont la lithographie.

En entrant dans le cours de première année supérieure, l'élève choisit un de ces trois groupes, ce qui la spécialise, tout en continuant cependant.

LE DIPLOME INDUSTRIEL

Un certificat d'apprentissage est délivré à toute élève ayant terminé ses études à l'école soit en élémentaire, soit en division supérieure. Quant au diplôme de fin d'études professionnelles, il n'est décerné qu'aux élèves qui subissent avec succès les épreuves du concours de sortie de la division supérieure.

Ce sont des professeurs de la Ville de Paris, qui sont chargés du cours d'enseignement de base. L'enseignement technique est donné par des professeurs qui appartiennent tous à l'in-



ATELIER DE TRAVAIL, DU CUIR.

La première période est suivie dans les classes de la première division où durant trois années, on inculque aux élèves les principes de l'enseignement de base.

La seconde période est également de trois années. Cette division supérieure se subdivise elle-même en deux catégories : la section artistique et la section industrielle. Dans la section artistique, les élèves n'ont aucun but apparent : elles se perfectionnent tout simplement dans l'art du dessin, de la décoration, etc. Quant à la section industrielle, celle qui est basée sur le principe fondamental de l'École, elle comprend trois groupements, c'est d'abord le groupe de l'*ameublement* (dessins pour le tissu, le papier peint, la dentelle et la broderie, les décorations du cuir). Puis dans le groupe du *bijou*, les élèves s'occupent du modelage et du dessin pour le bijou, de la joaillerie, de la bijouterie, de la peinture sur les



ATELIER DE CERAMIQUE.

industrie et qui donnent ainsi des conseils vérifiés par une expérience quotidienne.

Pour les élèves de l'École Elisa-Lemonnier reçus au concours, l'enseignement est absolument gratuit. Les élèves libres payent suivant les cours qu'elles suivent. Deux cent cinquante élèves suivent en moyenne les cours de l'École de la rue Duperré : dix ou douze en sortent chaque année pourvues du diplôme qui fait d'elles des ouvrières d'art très prisées.

Ce sont les six années d'études qui effrayent du reste un peu les candidates, lesquelles seraient peut-être plus nombreuses. Jusqu'ici, les élèves de l'École Elisa-Lemonnier sont presque uniquement des filles de médecins, de

fonctionnaires, d'employés, qui envisagent que la femme doit pouvoir gagner sa vie, tout comme un homme en travaillant!

HENRY COSSIRA.



LA SORTIE DES ÉLÈVES RUE DUPERRÉ.

APRÈS LA RATIFICATION DE LA PAIX DE VERSAILLES



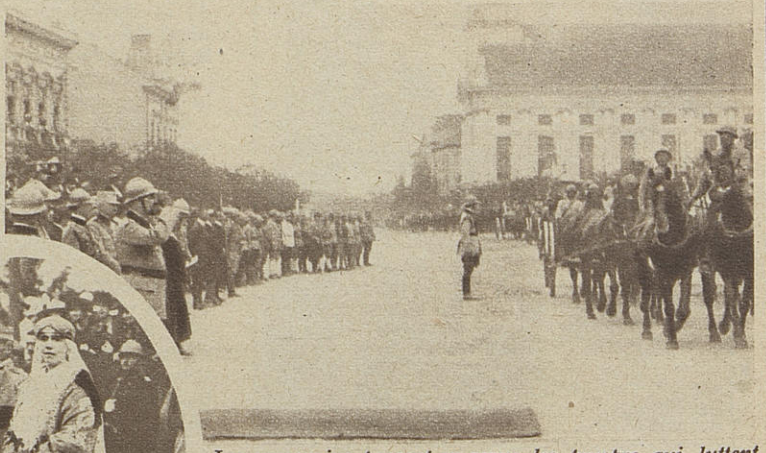
Rentrant en France après la ratification de la paix de Versailles, nos régiments marocains qui occupaient la rive droite du Rhin repassent le

fleuve dont leur victoire nous rendit la rive gauche. Les voici sur le fameux pont de Kehl encore tout fleuri et pavoisé pour la fête nationale.

LE ROI FERDINAND I^{er} ET LA REINE MARIE DE ROUMANIE EN TRANSYLVANIE



Réception des souverains à Oradea (Gross Warden) en Transylvanie.



Les souverains passent en revue les troupes qui luttent sur la Theiss contre les bolchevistes, à Boihis-Craba.



Les souverains reçoivent les hommages des délégués ethniques.



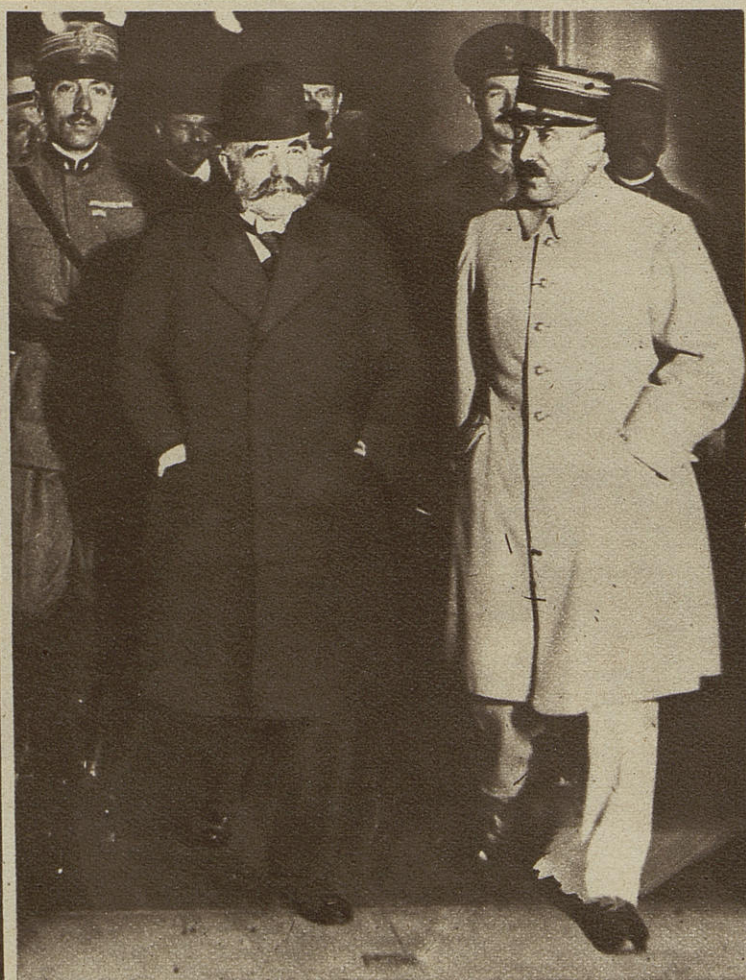
Les souverains passent les troupes de Transylvanie en revue.



Le cortège ethnique (Saxons de Transylvanie).

L'accueil réservé au Roi et à la Reine de Roumanie par les populations de Transylvanie rattachées en un à la patrie dépasse de loin tous les récits que l'on a faits. Dans toutes les localités visitées par les souverains, les paysans viennent remercier le Roi de les avoir délivrés du joug bol-

chevik. C'est ainsi que la population de Bihor, qui comprend et dépasse même 250 000 habitants a défilé devant Ferdinand I^{er} et la reine Marie. Partout des réjouissances, sont organisées et l'on danse la danse nationale du « pora » à laquelle tous les assistants sont tenus de prendre part.



L'arrivée de délégués bulgares qui viennent savoir les conditions de la paix que nous leur imposons. Au centre: M. Theodoroff, encadré par le colonel Henry et un officier italien.



Le général de Castelnau est reçu à l'Académie des Beaux-Arts. A sa droite, M. de Selves.



A l'arrivée du Tour de France, organisé par l'Auto, le vainqueur Lambot, au Parc des Princes et en médaillon.



Chronique des Livres nouveaux

EDGAR, roman par HENRI DUVERNOIS. — Un volume. — (Flammarion, édit.).

C'est la curieuse et émouvante histoire d'un jeune homme d'une sensibilité déconcertante qui commence son éducation sentimentale en se faisant la tête d'un marchand de charbon classique et qui finit par ressembler à Marcel Schwob.

Le personnage principal, celui qui donne l'atmosphère au livre, est un pantin de laine avec des cheveux jaunes, c'est Edgar, minuscule pivot des mille et une complications qui faisaient dire à Laforgue que la vie est quotidienne. Il en est ainsi quand soi-même on ne sort pas du décor où tout le monde vous conseille d'évoquer. M. Duvernois qui est un grand écrivain a peut-être écrit son plus joli livre sur quelques petites figures mélancoliques, comme l'eau courante. La vie française que nous pourrions aimer et à laquelle nous participons se trouve réduite à ses justes proportions. Il y a assez de personnages pour que chaque lecteur puisse faire de cet ouvrage : son livre. Et il faut toute la tendre ironie de M. Henri Duvernois pour que l'amer plaisir de la lecture ne dépasse pas les limites fixées par l'écrivain lui-même.

LES MASQUES, sonnets héroï-comiques, par VINCENT MUSELLI. — Une plaquette tirée à 550 exemplaires. — (Georges Chrétien, éd.).

De Vincent Muselli de beaux vers libertins d'une perfection absolue. Libertins dans ce sens que l'on donnait à ce mot alors que les compagnons de Vincent M. selli buvaient sous la « verte tonnelle ». Je veux parler du sieur de Cygogne, de Mathias Régnier, de Berthelot et de quelques autres qui ne sont pas encore défunts mais dont les œuvres sont peu connues.

LA MAISON DE LA COURTISANE, par OSCAR WILDE. — Traduction d'Albert Savine. — Un volume. — (Stock, édit.).

C'est la traduction de quelques beaux poèmes d'Oscar Wilde dans l'*Amour aux Étales*. M. Pierre Rehon, qui est un humoriste, a fait une excellente et véridique peinture de ces côtés étranges où la morale subit de rudes assauts. La menace de la mort a tôt fait de changer bien des attributs et si d'un côté, chez des individus, les sentiments héroïques se trouvent exaltés, chez d'autres le désir de jouir éperdument anéantit toutes les contraintes sociales. Ce livre n'est pas à mettre dans toutes les mains ; mais il apporte une page véritablement personnelle et indispensable au grand livre de la guerre. M. Pierre Rehon fait preuve d'une indulgence amusée et comme tous les humoristes de valeur il s'attendrit à bon escient. C'est l'œuvre d'un homme aimant la vie avec intelligence.

LA FOURNAISE, par JEAN D'HEURES. — Un volume. — (Ouentdorff, édit.).

Voici un autre livre de guerre, un autre bon livre sur la guerre. M. Jean d'Heures a choisi parmi ses camarades quelques figures symboliques. Il les fait parler avec une âpre vérité. Certains chapitres comme le *Charnier*,

l'Épouse et Pourquoi j'ai tué sont d'une émouvante beauté. Ce livre est écrit avec le souci des images précises.

LE MERCREDI DES CENDRES, roman, par LÉON CHANCEREL. — *La Renaissance du livre*, édit.).

M. Léon Chancerel a composé son livre en marge de la guerre. Deux camarades blessés achèvent de mourir au bord de la Méditerranée où la vie est tumultueuse. Une jolie figure de femme fait l'objet de leurs spéculations philosophiques. M. Léon Chancerel est un poète et un écrivain droit et lucide. J'aime particulièrement les pages traitant de la vie militaire des intellectuels pendant ces cinq années. Il en résulte que la souffrance ne fut pas la même pour tous et que les « cérébraux » ont peut-être payé l'impôt le plus lourd. Lisez ce *Mercredi des cendres* dont je voudrais pouvoir citer quelques pages.

SOUS LE BRASSARD VERT, notes et souvenirs des correspondants de guerre accrédités auprès des armées françaises. — Préface du lieutenant-colonel MARCEL PRÉVOST, de l'Académie Française. — Un volume. — (La Sirène, édit.).

Ce sont des pages inédites des correspondants de guerre accrédités aux armées françaises qu'aimeront les amoureux fervents des grâces latines et grecques. Il y a une symphonie en jaune qui n'est qu'un délicieux tableau d'un tout petit coin de Londres, mais qui vaut à elle seule toutes les pages de ce volume. La traduction est soigneusement écrite.

A VENISE PAR LES DOLOMITES, par le Dr HENRY AURENCHÉ. — Un volume avec 2 cartes et 15 gravures hors texte. Prix : 6 francs net. (L'Édition Française illustrée, 30, rue de Provence.).

Le Dr Henry Aurenché nous convie à un magnifique voyage à travers les Alpes Bernoises, Rhétiques, Dolomitiques, etc., pour aboutir sur la place Saint-Marc où l'auteur apprend la mobilisation générale. Cette promenade à travers l'Europe est contée avec verve et modestie. Ce n'est pas non plus le livre de voyage didactique, c'est une promenade en auto extrêmement vivante et colorée dans la plus noble tradition des livres de voyage.

NI ANGE NI BÊTE, par ANDRÉ MAUROIS. — Un volume. — (Grasset, édit.).

J'ai dit ici tout le bien que je pensais de ce très beau livre : *Les silences du colonel Bramble*. M. André Maurois publie un nouveau roman, dans le même style tranquille et dépouillé qui cette fois fait penser à Flaubert. Il n'y a aucun rapport entre *Ni*

ange ni bête, *Madame Bovary* et *l'Éducatrice sentimentale*. Cependant, le premier de ces trois livres est un livre normand comme les deux autres. Ces trois livres sont du même sang. M. André Maurois ne peut m'en vouloir de l'avoir fait voyager en cette compagnie. *Ni ange ni bête*, couronné par les Goncourt, ne pourrait qu'honorer leur choix.

LA FAMILLE TUYAU-DE-POËLE, roman de la vie de l'arrière-front, par PIERRE REHM. — (La Renaissance du Livre, édit.).

C'est le premier livre qu'un écrivain ayant fait la guerre ait écrit sur les petites villes vivant leur existence sous le feu du canon. José Germain avait touché le sujet. Gustave Babin, Henry Bidou, le lieutenant d'En-traygues, Paul Ginisty, Édouard Helsey, Hubert Jacques, Albert Londres, Marcel Nadaud, Georges Roget, Eugène Tardieu, Emile Thomas et Henry Vidal ont collaboré à ce lieu vivant et coloré. La préface, de M. Marcel Prévost, dit ce qu'il faut dire. C'est encore un livre qui montre la guerre sous un aspect ignoré et la mort de Serge Basset sert de commentaires à quelques réflexions que les correspondants de guerre ne pouvaient exprimer eux-mêmes. Le livre est bien édité et il convient de louer l'éditeur pour les résultats qu'il a obtenus.

LES MÉTIERS BLESSÉS, par PIERRE HAMP. — Un volume. — (Nouvelle Revue française, édit.).

Et voici un livre, que je gardais pour la fin et que je voudrais voir dans toutes les mains : le livre de M. Pierre Hamp. Cet écrivain dont la place dans la littérature française est à peu près unique est le seul qui ait compris la réelle beauté du travail manuel et qui soit capable de la faire comprendre à d'autres. Il le fait en poète, mais en poète si j'ose dire conscient et organisé, ce qui n'est pas seulement un rapprochement d'idées. Peu d'hommes ont aimé les ouvriers comme cet écrivain profond et sensible. Il les aime avec intelligence, ce qui nous éloigne de toute cette poésie sociale absolument dénuée de sciences et qui ne recherche que les symboles un peu plus vulgaires pour remplacer les anciens. Des pages comme : *le Bateau de pierre* et *le Vieux compagnonnage* devraient se trouver dans tous les recueils de morceaux choisis en usage dans les écoles primaires. C'est peut-être la première fois que je vois réaliser parfaitement une tentative d'art social. Je ne connais pas d'autres écrivains qui puissent être comparés à Pierre Hamp dans la voie qu'il s'est tracée.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

Légendes, prophéties et superstitions de la guerre, par ALBERT DAUZAT (La Renaissance du Livre). — *La Cantilène de ceux qui peinent et qui souffrent*, par GABRIEL DUCOS (G. Ficker, éd.). — *Les Mésaventures de Jean-Paul Choppart*, par LOUIS DESNOYERS, nouvelle édition ornée de dessins de H. P. GASSIER (Éditions de la Sirène).

LE LIVRE QU'IL FAUT LIRE

SOUVENIRS D'UN CORRESPONDANT AUX ARMÉES EN ALLEMAGNE

La *Fin* aura sa place parmi les plus évocateurs des romans vécus. LES TREIZE (L'*Intransigeant*, 17 juin 1919).

Mac Orlan a senti vivement l'atmosphère rhénane dramatique et familière à la fois. ANDRÉ BILLY (L'*Œuvre*, 8 juillet 1919).

LA FIN

par

PIERRE MAC ORLAN

Un vol. in-16, illustré. Prix net : 3 fr.

Mais à chercher l'aventure, à frôler le risque, M. Pierre Mac Orlan a donné à son livre je ne sais quels charmes pittoresques, émouvants coloris qui en rendent la lecture aussi attachante que celle d'un véritable roman.

GEORGES PACY (L'*Éclair*, 15 juin 1919).

COUVERTURE ILLUSTRÉE EN COULEURS par JOSEPH HÉMARD

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

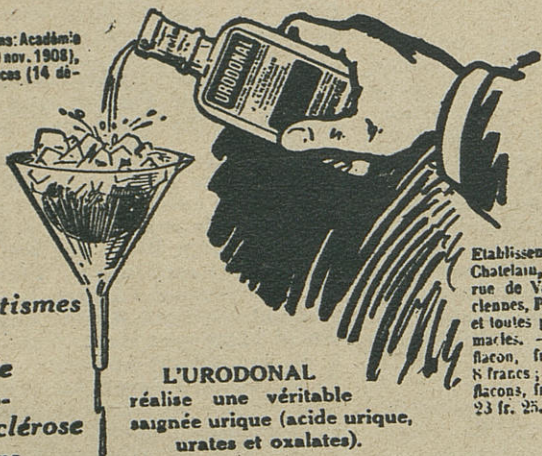
J'ai vu



URODONAL

dissout l'acide urique

Communications: Académie de Médecine (19 nov. 1908), Acad. des Sciences (14 décembre 1908).



Rhumatismes
Goutte
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — Le flacon, franco 8 francs; les 3 flacons, franco 23 fr. 25.

L'OPINION MEDICALE :

« Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qu'est l'Urodonal. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires, des parois digestives qu'il alourdit, comme des tuniques vasculaires artérielles qu'il incruste; du derme qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires, et des éléments nerveux qu'il imprègne. D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui, lui seul, résume et concrète tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur. » D^r BETTOUX, de la Faculté de Médecine de Montpellier

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

JUBOL
Éponge et nettoie l'intestin,
Évite l'Appendicite et l'Entérite,
Guérit les Hémorroïdes,
Empêche l'excès d'embonpoint,
Régularise l'harmonie des formes



Constipation
Entérite
Étourdissements
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines

Pour rester en bonne santé prenez chaque soir un comprimé de JUBOL

COMMUNICATIONS :
A l'Académie des Sciences (28 juin 1909)
A l'Académie de Médecine (21 décembre 1909).

L'OPINION MEDICALE :

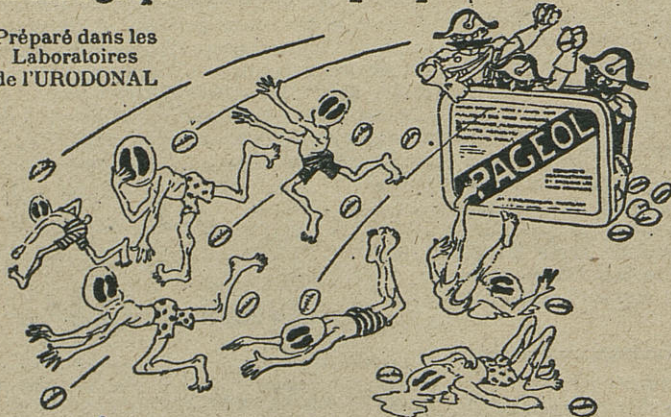
« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin paralysé par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. » D^r BRÉMOND, de la Faculté de Médecine de Montpellier

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et ttes phar. La boîte fco 5 fr. 80, les 4, fco 22 fr.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire

Préparé dans les Laboratoires de l'URODONAL



PAGÉOL est sans pitié pour les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

« Le Pagéol, qui décongestionne les muqueuses des voies urinaires, renouvelle les tissus, grâce à un rajeunissement complet des cellules. Le Pagéol, meurtrier non seulement pour le gonocoque partout où il existe, mais encore pour tous les autres microbes, auxquels ce dernier peut s'associer, suffit à tout. Il est le fondement, la base du traitement de l'arthrite ou du rhumatisme blennorragique, parce qu'il est celui de la blennorragie elle-même. » D^r BERTRAND, de Maltzville.

Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et ttes pharmacies
La demi-boîte, fco, 6 fr. 60; la gde boîte, fco, 11 fr.

VAMIANINE :

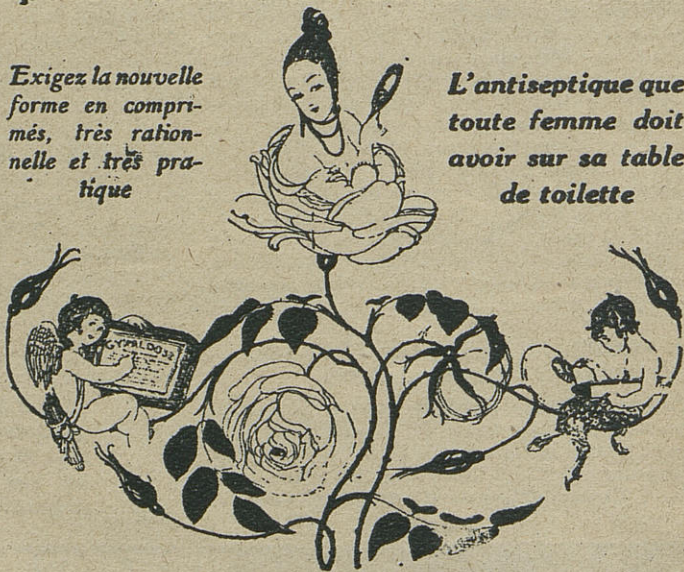
Avarie. Maladies de la peau
Nouveau produit scientifique. Brochure sur demande
Le flacon, fco, 11 fr.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique

L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette



Comme une fleur, par la GYRALDOSE

L'OPINION MEDICALE :

« La Gyraldose, dont la réputation mondiale s'accroît tous les jours, ne saurait vraiment, on en conviendra, trouver de rivale dans tout ce qui existe et a été préconisé jusqu'ici; il est en effet impossible de rencontrer une association à la fois aussi complète et aussi judicieuse de tout ce qui était aussi nécessaire. » D^r DAGUE, de la Faculté de Médecine de Bordeaux

Etabliss^{ts} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et ttes phar. La boîte, fco, 5 fr. 30; les 4, fco, 20 fr.; la gde boîte, fco, 7 fr. 20; les 3 boîtes, fco, 20 fr.